



«En Baredyo»

Les montagnes d'ici

Déc. 2024

12 €

Journal de la société d'économie montagnarde du canton de Luz-Saint-Sauveur

LA LUMIÈRE S'EST ALLUMÉE



« En Baredyo » ISSN 2491-861 X



Couverture Photo Claire Renard

«EN BAREDYO»

LES MONTAGNES D'ICI

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE MONTAGNARDE
DU CANTON DE LUZ-SAINT-SAUVEUR

Décembre 2024

SOMMAIRE

Les actualités

Le mot du Président	3	Maurice Pélégry
L'édito	4	Anne-Marie Marchand et Claire Renard
Le courrier des lecteurs	5	Claire Renard
Mes coups de cœur	8	Claire Renard
La Saint-Michel	10	Divers contributeurs
Genèse de l'électrification	14	Philippe Carrère
En Baredyo 1994	21	Nos anciens
Lacs et barrages	23	Philippe Leblanc
70 ans du programme hydroélectrique	26	François Pujo
Passé, présent, à venir	28	Claire Renard
Les leçons d'Hippolyte	32	Michel Bartoli
Rencontre avec Dominique Henri Laffont	34	Maurice Pélégry
Nos comportements, des demandes, nos partenariats	37	Claire Renard
Le quart d'heure occitan	38	François Pujo
Décès du 03/11/2023 au 15/11/2024	40	Divers contributeurs

DOSSIER
L'ÉNERGIE
HYDRAULIQUE

Les souvenirs

Ici, maintenant, au pays	41	Divers contributeurs
David contre Goliath	48	Guy Lacombe
Gérard Bor « So de Ratatouille »	51	Maurice Pélégry
Tranche de vie à Gavarnie	53	Gérard Bor
Eugène Sinturel	55	Céline Bonnal
Maurice Compagnet	57	Maurice Pélégry
« Milou » Trey	61	Maurice Pélégry

Les archives

La chapelle et l'oratoire du château de Sainte Marie	65	Dominique Henri Laffont
Lucien Lavantès	67	Maurice Pélégry
Étranges monolithes	71	Philippe Carrère

LE MOT DU PRÉSIDENT

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr



Le pays Toy est avant tout un pays de tradition orale. Pour de nombreuses générations, la parole et la langue, vecteurs du patrimoine, étaient avant tout une façon de préserver et surtout de transmettre l'histoire. Les veillées, qui ont disparu, permettaient de partager des anecdotes, des récits et des enseignements importants avec les nouvelles générations. On entend, ici et là, que c'est normal, ces merveilleux moments ont été remplacés par les réseaux sociaux.

On appelle cela le progrès. Tout ce qui n'est pas tradition est d'ailleurs progrès. Mais les réseaux sociaux ont une seule vertu, celle d'abrutir le débat public. Ce que l'on appelait, avant, les réseaux sociaux, c'étaient les bistrots de nos villages. En plus de la transmission familiale, c'est dans ces lieux merveilleux que se confortait la tradition orale. Les bistrots étaient un creuset culturel qui favorisait des débats fructueux, un cadre favorable et bienveillant, mais aussi des lieux de mobilisation, parfois de résistance, des gardiens du souvenir. Ils étaient l'expression d'un art de vivre, le lieu sacré du lien. Depuis les années confinées, 500 établissements disparaissent chaque année. Au début des années 1900, la France recensait 500 000 bars-cafés. On en dénombre aujourd'hui, moins de 30 000 ! Qui se souvient de Denise de Grust, « So de Cazalé » ou de « chez Thomas » à Betpouey ? En-dehors du temple de la chopine, ils faisaient aussi office de dépôt de pain et de gaz. Ils étaient le centre névralgique incontournable du village. Pour être le porte-voix de cette mémoire, la dénomination, un peu étriquée, portant le nom d'Économie Montagnarde a désormais épaulé sa parution vedette, « En Baredyo » de deux autres bulletins annuels intitulés « Atau s'apere ». À l'inverse de l'oral, ces deux publications se limitent à rapporter un patrimoine écrit, celui enfoui dans les tiroirs de chaque famille. « En Baredyo » se veut le gardien du patrimoine vernaculaire, c'est-à-dire propre au pays et uniquement au pays. Pour cela, il s'appuie sur l'identité, les histoires, les racines, les souvenirs et la vie de nos villages. Chaque numéro est un hommage aux générations précédentes qui nous ont laissé tout ce qu'il y a de plus durable. Ainsi, rapporter le passé nous permet peut-être de nous projeter dans l'avenir, de faire les bons choix. Sans pour autant sombrer dans la nostalgie, ni d'être un obsessionnel du « C'était mieux avant », il n'est pas question dans notre projet, d'avoir les pensées récurrentes et répétitives de la rumination mentale passéiste. Chaque famille a très certainement des archives à faire partager. Notre prochain site pourra permettre de conserver cette mémoire. Dans ce numéro de fin d'année, vous trouverez de nombreux sujets. Nous traitons d'hydraulique et de la ressource eau. Vous trouverez aussi des sujets passionnants, traités par Michel Bartoli, Guy Lacombe ou François Pujo. Nous rapporterons également l'histoire d'un grand cuisinier, très attaché à Gavarnie et à Troumouse, Gérard Bor. Souvent arc-bouté dans ses cartons, Philippe Carrère vous dévoilera les dernières trouvailles des archives Sempé. Nous rendons également hommage à l'un de nos derniers grands connaisseurs du pays, enfant d'Esquièze-Sère, Dominique-Henri Laffont.

Bonne lecture avant tout et bonnes fêtes de fin d'année.

* Verba volant, scripta manent : locution latine, qui pourrait se traduire par « les paroles s'envolent, les écrits restent. »

ÉDITO

Par Claire RENARD
et Anne-Marie MARCHAND

Mais !!!

Mais elles sont encore là ???

Ya pas on faisait du solide autrefois !



Créer ou consolider les liens entre associations dont le but est de vivre le mieux possible au pays, les faire connaître, reconnaître, permettre à tous ceux qui l'espèrent de s'exprimer dans « En Baredyo » quitte à devoir ensuite dénouer des tensions, c'est dans nos cordes, nous sommes là aussi pour ça.

Cela ne vous agrée pas ?

Vous savez ce qu'il vous reste à faire !

Venez mettre votre grain de sel dans l'équipe, la faire évoluer dans le sens désiré, y corriger ce qui vous semble inadapté, voire inutile ou contreproductif.

Du boulot, sûrement, mais que de satisfactions quand les résultats suivent.

Nous sommes actuellement en possession d'un superbe outil pour nous faire avancer toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus beau !

Alors Amis Toys : réveillez-vous ! Un plus long état de léthargie et nous disparaissions comme tant d'autres avant nous.

Ne serait-ce pas dommage ?



Soyez attentifs, chers adhérents, aux dates qu'il nous faudra respecter pour être « dans les clous » :

L'Assemblée Générale 2025 portant sur l'exercice 2024 est fixée au samedi 5 avril 2025

Écrivez ceci dès lecture sur vos calendriers !

Décembre : la réception de la revue avec l'appel à cotisation pour 2025, les vœux à préparer pour qu'ils soient reçus le 1er janvier.

• Janvier : les demandes de subventions, d'où bilan financier, rapport d'activités, rapport d'orientation à établir et communiquer aux personnes voulues.

• Février : date et lieu AG définitivement fixés, conception du bulletin n°3 de mars « Ataù s'apère », il doit paraître 15 jours avant l'AG pour que vous puissiez vous manifester au bon moment si vous ne l'avez pas déjà fait et

FAIRE ACTE DE CANDIDATURE AU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCONOMIE MONTAGNARDE DU CANTON DE LUZ SAINT SAUVEUR

La balle est dans votre camp, à vous de savoir si vous désirez lire longtemps encore « En Baredyo »

COURRIER DES LECTEURS

Par Claire RENARD

Correction manuscrite : merci Henri L. Quel est le prénom de ton copain Gaby qui était aux Kerguelen ?

Excellente revue de me régale et apprend
beaucoup sur le Pays moi Toy en passant les gorges
de Pierrefitte mes collègues du cybor Raudos Lourdais
me laissent passer de 1^{er} au Pannecau vous rentrez
au Pays Toys, une fierté de Pouvoir leur
venir de coin. Une petite erreur Page 22 du
dernier en Baredyo j'ai fait pas mal de
Pays mais pas les Kerguelen un copain Toy de
Luz les a faites. Continuez la revue très
intéressante Toy d'abord Lourdais ensuite depuis 55 ans

Votre Chargée de communication se lamentait devant l'absence d'engagement nouveau à l'ÉM, à tort ?
Quand deux forces solaires s'allient, qui pour leur résister ?

63 ans les séparent, le « goût des autres » les soude.

Le père a bien fini par être au courant en lisant le projet de la revue pour décembre...

Texte de Mahana Pélégry :

Trois longues années que le journal « En Baredyo » a pris une place importante dans ma vie.

Il a le privilège d'être rédigé passionnément par maints natifs locaux, dont mon papa, Maurice, le
certifiant authentique local, si ce n'est que pour conter histoires et savoirs sur le Pays Toy.

La problématique est là : la jeunesse...cette jeunesse qui manque.

Qui prendra le relais quand les rivières s'écouleront de plus en plus lentement vers la mer ?

Qui s'occupera de la mémoire des fleurs reposant dans les vallées et cols ?

Qui commémorera les hibernés ?

La jeunesse... nous...enfants des pâturages, des forêts, des champs. Nous, descendants des Toys,
nous qui portons le savoir des anciens.

Je n'ai que quinze ans. Contrairement aux grandes figures, je ne sais rien...et pourtant, cette envie
que j'ai : apprendre, circuler, observer, vivre...je la tiens de mon cœur, comme tout autre humain
devrait se résoudre à faire.

Jeunes pousses, je vous invite à lire : des livres, de l'information, du nouveau, de l'ancien.

Forcez-vous une culture de fer et de vert, les sages sont avec vous, avec nous.

L'article de André Baget a amené plusieurs personnes à arrêter dans la rue votre Chargée de communication pour lui dire à quel point elles avaient été sensibles à cet écrit, qu'il était si juste et les demandes « pourquoi ne pas écrire maintenant sur un tel et un tel... ? ».

Seulement nous ne pouvons pas dans « En Baredyo » faire un état complet de tout ce qui s'est passé à cette période, nous ne sommes pas une revue genre Historia Magazine ou une autre.

Pourtant l'envie, avec mes mots à moi, pas en français mélangé de patois comme je l'ai entendu, de vous raconter quand même le souvenir de Henriette, petite fille de cinq ans à cette époque, sa peur le soir tard, entendant les pas sur le chemin près de leur cabane isolée, les grandes personnes à la seule lumière d'un petit feu devant l'âtre, finissant par se confier « c'est... » et attendant le coup de fusil qui peut-être condamnerait à l'emprisonnement ou mettrait fin à une vie. Le lendemain, partant aux renseignements le plus discrètement possible « il s'en est tiré ? oui ? non ? »

80 ans après, le souvenir de l'angoisse éprouvée par cette si petite fille est toujours là et son besoin de le confier à haute voix.

Une revue comme la nôtre suscite bien évidemment le besoin de compléter, rectifier ce qui est imprimé, notre devoir est d'en faire part à tous nos lecteurs.

« L'UNESCO ET GAVARNIE »

Jean-Jacques ADAGAS, maire de GAVARNIE de 1989 à 2005, après avoir lu l'article paru dans « En Baredyo » en juin 2024 : « L'UNESCO et le Pays Toy » (signé A. Pujol-Capdevielle) demande aux responsables de la revue que paraisse en décembre 2024 l'écrit suivant.

Tout d'abord, je voudrais réaffirmer ici que c'est Patrice DE BELLEFON, guide de haute montagne, écrivain de grande qualité et membre de la Commission Supérieure des Sites à PARIS, qui est à l'origine de l'inscription de l'ensemble MONT PERDU au Patrimoine Mondial de l'UNESCO.

La tournure générale de l'article laisse penser que les élus locaux n'ont pas soutenu ou même ont tenté d'empêcher la concrétisation de ce projet. Me sentant mis en cause en tant qu'élus local, je me dois de répondre afin de rétablir certaines vérités.

Les deux démarches Grand Site / UNESCO étant menées de front, un petit rappel historique s'impose : la Mairie de GAVARNIE a signé le 2 juillet 1990 une convention, première en FRANCE, avec l'État, le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Conseil Général des Hautes-Pyrénées, avec pour résultat un investissement de 8 millions d'euros ; la fondation Gaz de France nous a aussi par la suite soutenus financièrement.

Jean FREBAULT, Directeur de l'Architecture et de l'Urbanisme, écrivait à cette occasion :

« GAVARNIE trace les voies de l'avenir en affichant clairement que la mise en valeur de l'environnement est un préalable à une politique de développement économique, social, culturel. Ce 2 juillet 1990 restera une date historique au niveau national car c'est la première action engagée par l'État [...]. Hommage des Ministères de l'Équipement et de l'Environnement à la Commune de GAVARNIE ».

Compte tenu de l'exemplarité du projet, il nous a été demandé de le présenter lors de colloques à GRENOBLE, ANNECY, LA ROCHELLE, PAU...

Dans un deuxième temps, Patrice DE BELLEFON m'a informé qu'une reconnaissance mondiale était envisageable. J'ai immédiatement adhéré à cette idée et compris l'intérêt d'un tel label.

L'auteur de l'article, 27 ans plus tard, écrit « La seconde démarche de Patrice DE BELLEFON fut d'approcher le pouvoir politique local, confiant dans l'appui que celui-ci pourrait lui apporter, mais vous le savez, avec ces gens-là, les choses ne marchent pas comme ça ».

Définition de « Pouvoir politique local » : « Particulier à un lieu, par opposition à général, national » ; les propos de l'auteur sont donc erronés.

Tout au long de mon mandat de Maire, mon Adjoint Pierre LATERRADE, Patron de l'historique Hôtel des Voyageurs, et moi-même avons toujours accompagné Patrice DE BELLEFON.

Voici quelques-unes de nos actions personnelles :

- Adhésion à l'Association MPPM (Mont Perdu Patrimoine Mondial), dont le but était de travailler à l'obtention du label
- Aide à l'organisation annuelle de colloques en alternance GAVARNIE / TORLA
- Participation au film « Les chemins du Mont Perdu »
- Participation à des dizaines de réunions au Conseil Général, au Conseil d'Administration au Parc National, au Conseil Régional, à PARIS...
- Accueil des experts de l'UNESCO, Messieurs Jim THORSELL et Martin PRICE, qui souhaitaient entre autres s'assurer du soutien des élus locaux et de la qualité paysagère et culturelle des lieux.

Le deuxième problème soulevé est la question du Festival. Je vous passe les détails mais je peux confirmer que j'acceptais d'assumer pleinement le dilemme entre ces deux questions car le Festival à court terme aidait les commerçants et le label UNESCO à long terme est bénéfique pour la vallée, le département, et même pour la France.

Page 53 rappel :

« Le dédain sans concession des élites politiques locales a été affligeant pendant trop longtemps et continue de laisser des traces négatives à ce jour ».

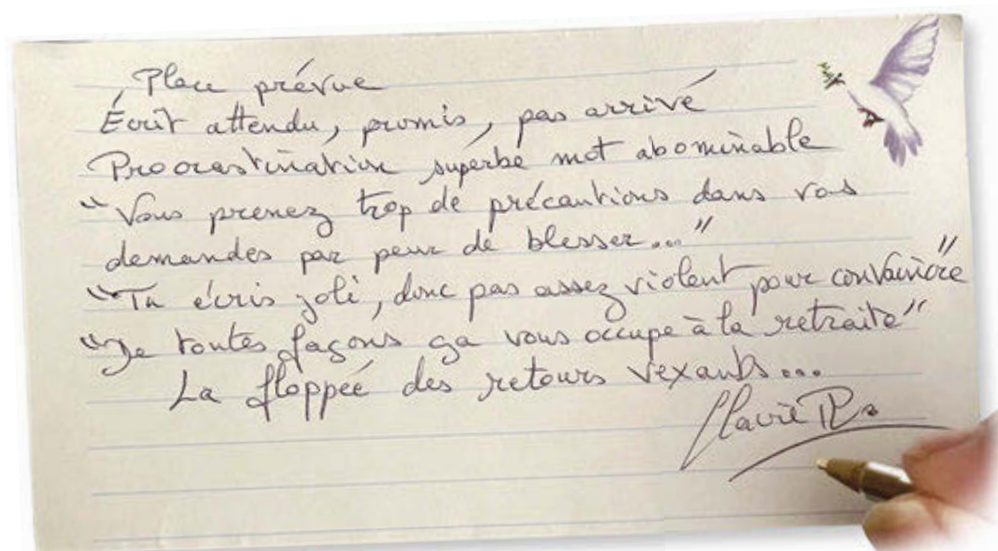
« J'ai pu compulsé l'ensemble du dossier, plusieurs dizaines de notes, rapports d'experts, courriers émanant du ministère, de la région, du département, des communes et des personnalités politiques diverses. J'ai cru que je ne m'en sortirais jamais de tant d'opprobre et de médiocrité ! ».

Ce n'est pas convenable ; ce jugement me paraît très méprisant pour l'action et l'implication du conseil municipal de l'époque et pour d'autres élus (ministres compris) de plus haut niveau qui nous soutenaient.

De plus, il faut toujours vérifier ses informations : Patrice DE BELLEFON n'était pas Président de MPPM, c'était Jacques GUIU, autre personnage remarquable et attachant. De plus, le siège social de MPPM se trouvait à la mairie de GAVARNIE et de l'ayuntamiento de TORLA : autre preuve, si nécessaire, de l'implication des élus locaux dans ce dossier.

En conclusion, il appartient aux élus et aux habitants de s'approprier le Label UNESCO, si ce n'est encore fait, et de le faire vivre dans l'intérêt de tous.

Fait à GAVARNIE, le 16/06/2024
Jean-Jacques ADAGAS



MES COUPS DE CŒUR

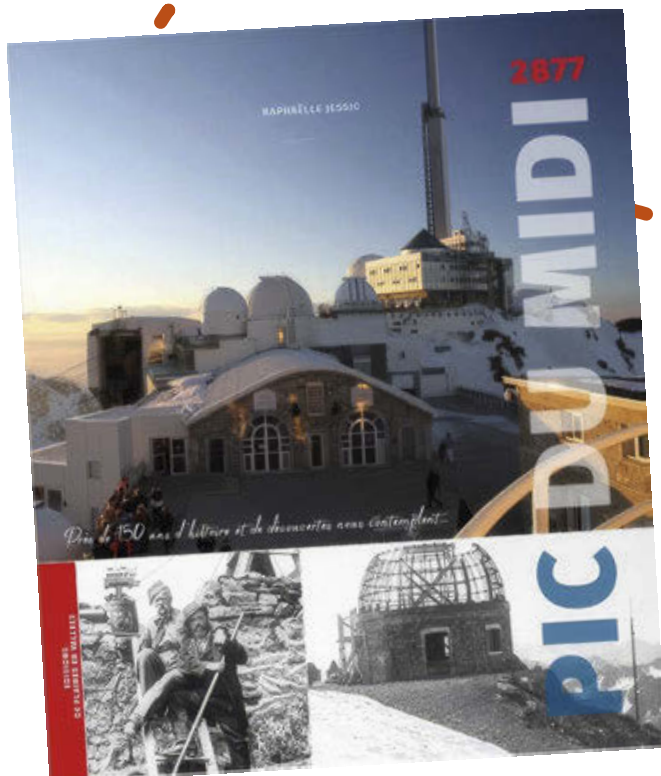
Raphaëlle JESSIC et Émilienne DESTRADE-LAVIGNE

Par Claire RENARD

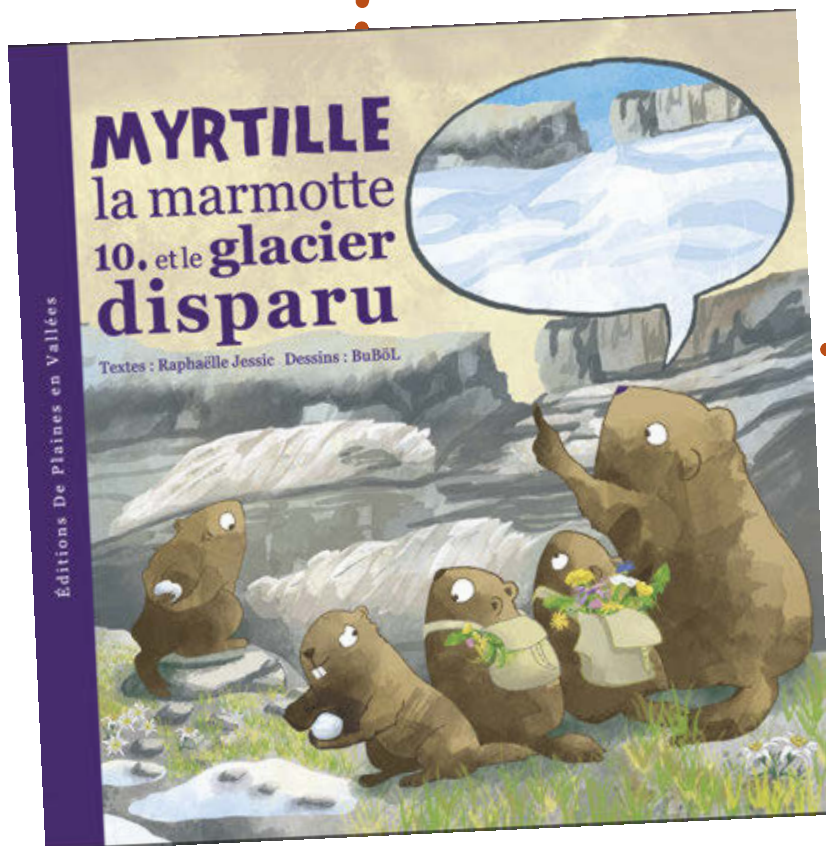
Dans la multitude des livres qui paraissent, pour ceux en particulier sur notre Pays d'Ici, je cède à mes coups de cœur.

Pour des livres réservés aux « sachants » vous saurez, tout seul, y avoir accès, vous n'attendez pas après moi, n'est-ce pas ?

D'abord : Merci Raphaëlle pour ces documents inédits, surprenants, régal de lire « Col du Tourmalet » écrit par une Toye parlant d'un géant Toy. Quant au livre « Pic du Midi », en réimpression avec sa mise à jour, j'aurai la curiosité d'y replonger, sûr et certain !



Ces livres restent sur ma table, j'aime pouvoir les feuilleter.



J'ai la chance d'avoir l'alibi de cadeaux à faire à des jeunes, du coup je prends en double pour garder quand ils viennent et Myrtille... toujours à la maison !

Ensuite : grâce à Céline Bonnal, j'ai pu être alertée sur la toute nouvelle pépite d'Émilienne Destrade Lavigne « Que sòi d'acì. Je suis d'ici ».

Extrait p 56 :

« Je ne sais pourquoi !

Tous deux ensemble, en avons-nous pris des chemins, sentiers, montées, ... jamais nous n'avons eu peur du mauvais temps, dans ces montagnes aimées. ».

« Escota-me Linon » !



Cet ouvrage est en vente à Luz chez «**Céline et François**», à Argelès à la **librairie Bégué**, et à Lourdes à l'**Espace Culturel Leclerc** du centre-ville.

LA SAINT MICHEL 2024

Par divers contributeurs

Longtemps imitée, jamais égalée, l'Économie Montagnarde avait pour l'occasion mobilisé ses plus fins administrateurs pour proposer une participation différente à cette traditionnelle fête patrimoniale.

Un magnifique paysage de montagne santonnier avait été réalisé pour l'occasion par Anne-Marie Marchand, et Marie-Louise Minvielle avait déplacé quelques fleurons de son beau potager, à savoir : pourrét, truffo, casàou, carroto et arràbo. Intrigués, les Joaldunak, présentés dans le précédent numéro d'« Atau s'apère », jetaient, à chacune de leur rotation, un œil gourmand sur le saucisson, tant désiré.

Réalisée les années précédentes, la pesée du jambon, trop souvent imitée, fut remplacée pour cette édition 2024, par l'énigme de la longueur du saucisson de Barèges. Ayant eu bruit de l'événement, spécialement venu de Cholet, ville du grand Nord, dans le Maine-et-Loire, l'heureux gagnant n'avait pas hésité à parcourir 600 kilomètres, pour remporter cette pièce de collection unique de la boucherie Sabathié. Jean-Paul Barbarit, car il s'agit de lui, avait pronostiqué 1m540 (soit à 3mm) pour une longueur réelle de 1m537. Il coiffa sur le poteau les 173 autres participants. Il est entouré sur cette photo par Anne-Marie Marchand, Claire Renard et Robert Santam, mobilisés pour l'occasion. Il ne restait plus qu'à tous les autres des mouchoirs pour se consoler de la longue attente de la prochaine édition.



L'affaire dont tout le Sud-ouest parle.

La longueur du saucisson était de 1.537 mètre. 174 réponses ont été dépouillées. Le gagnant a donné 1,54 m, à 3 mm au-dessus. 4 ont donné 1,53 m, à 7 mm en dessous, 15 en tout avaient donné une longueur entre 1,5 m et 1,6 m, plusieurs à 1,5 m. Nous avons déclenché une alerte sanitaire pour 2 personnes. Une qui nous a répondu 3,02 m et une seconde, 80 cm.

Récit du lien social

Après un déroutant Moscatel, issu du cépage éponyme et bien mérité, une discussion animée s'en suivit, afin de réfléchir à la prochaine édition 2025. Pour favoriser une discussion productive, tous les ingrédients avaient été réunis. La conversation fut à son paroxysme quand le second plat fut servi, à savoir l'inévitable lard associé à l'inséparable couple, moundyeto et caoulét qui gargouillaient dans un metàou bien buriné, suspendu au grimàlh. Dans la belle salle à manger traditionnelle, les bouteilles se mirent à s'aligner, comme les planètes au-dessus du pic du Midi. Claire, Constance, Andrée, Mireille, Marie-Louise, Anne-Marie, Joëlle et Robert rivalisaient d'imagination. Vivement la cuvée 2025.



LUZ-SAINT-SAUVEUR

Des associations dynamiques



Pays toy d'antan, un travail remarquable présenté par la société d'économie montagnarde./DDM

La société d'économie montagnarde du canton de Luz est une des plus importantes associations de la vallée. Elle dépasse les 300 adhérents mais il faudrait presque multiplier le chiffre par deux puisque c'est une adhésion par famille. Ce qui en fait la notoriété, c'est principalement l'excellente revue en « Barettoy », le journal d'ici, publiée deux fois par an. Attendus sans doute avec une certaine impatience, le prochain numéro sortira en décembre prochain.

La société d'économie montagnarde est présente aussi avec un stand à la Saint-Michel. On peut y voir d'anciennes photos qui rappelleront bien des souvenirs « aux

anciens », des instruments d'autrefois, revues etc. Remarquable travail, la vitrine du pays toy, « des santons en poterie » fabriquée par Anne-Marie Marchand, que beaucoup ont admiré. L'association avait cette année abandonné le poids du jambon pour le remplacer par le saucisson au mètre de chez Sabathier. Le vainqueur partagera sans doute son gain avec ses amis à l'occasion d'un casse-croûte.

Funitoy qui milite pour la réouverture du funiculaire de l'Ayré présentait également son stand malgré l'absence de son président accidenté à qui on souhaite un bon rétablissement.

Philippe Leblanc



Transmis par la fine équipe : Francis, Magali, Mireille, Muriel, Christiane, ...

Énigme : quel est le lien entre le stand de l'É. M. chargé d'outils en bois des paysans d'autrefois et celui de Toy Social Club ?

Réponse : Francis ! Francis fabriquant ces outils comme le lui a appris son père, Francis personne en situation de handicap, Francis résidant en habitat inclusif à Argelès, Francis aimant partager, transmettre son savoir-faire et... parler patois ! Francis est adhérent APF France Handicap.

Au cours de cet évènement, le lien tout nouveau créé entre 2 associations et 2 habitats inclusifs de la vallée des gaves permet la présentation valorisante de l'activité d'une personne hors de son cadre habituel.

L'inclusion sociale dans sa réalité effective visible à la foire de la Saint Michel.



GENÈSE DE L'ÉLECTRIFICATION

de Luz-Saint-Sauveur

Par Philippe CARRÈRE

Avertissement :

Le texte qui suit traite du début de l'électrification à Luz.

Pour l'écrire je me suis presque essentiellement reposé sur de vieux documents inédits trouvés dans le grenier de la maison Sempé. Deux sont datés respectivement 1895 et 1897. Puis rien jusqu'à l'année 1903 où là ils sont très nombreux. Par ailleurs, dans l'article intitulé « Une carte postale nous raconte » proposé par Maurice Pélégry dans « En Baredyo » de Juin 2024, deux détails ont retenu mon attention. Sur la carte postale datant de 1902 représentant l'épicerie « Plumatte », nous distinguons nettement une équerre de fixation pour fils électriques au faite de l'échoppe. Deux pages plus loin, sur l'archive « bottin 1902 », la ligne « Éclairage électrique : Ville de Luz » induit que cette énergie était peut-être déjà disponible. D'autre part, la gare du « Chemin de fer électrique » à Esquièze en fonction en 1901 était fatalement éclairée et peut-être y avait-il quelques ramifications vers le bourg. Par conséquent, s'offrent à nous deux hypothèses : la ville étant en cours d'électrification, cette annonce dans l'annuaire était-elle destinée à recueillir les inscriptions des habitants désireux de faire équiper leur domicile ? Ou bien, la distribution du courant électrique était déjà effective depuis un an ou deux ? Ceci impliquerait que les factures retrouvées de l'année 1903 correspondraient à des travaux complémentaires d'extension du réseau.

Il est vrai que six années pour construire une mini centrale et équiper Luz et Saint-Sauveur semble un délai très long, mais pourquoi pas. Les moyens de mise en œuvre, la rigueur des hivers et la notion de temps étaient bien différents à l'époque.

J'avoue que je ne me suis cantonné qu'aux recherches sur Internet et elles n'ont malheureusement rien donné de plus.

Mais comme vous le verrez, les papiers que je révèle ici nous donnent déjà pas mal d'informations sur ce passage important dans l'histoire de la Capitale du pays Toy.

Bien entendu, si certains lecteurs ont des renseignements ou des documents qui pourraient préciser ou compléter mes hypothèses, leurs contributions seraient les bienvenues. (S'adresser à la S.E.M.).

La force hydraulique des cascades et des torrents de nos montagnes est exploitée depuis la nuit des temps, en témoignent les vestiges de nombreux moulins établis le long de nos gaves dans quasiment tous les villages du pays.

Dans la famille Sempé, le trisaïeul Jean « dit aîné » (1788-1852) utilisait déjà cette force motrice qu'il mettait à profit dans une scierie et un « foulon » dont il était propriétaire, situés au « Pont de Luz » (référence à une archive personnelle : « testament Mystique » de Jean Sempé Aîné daté 1851).

Ces deux activités utilisaient la force du torrent. L'une pour activer les scies par l'énergie transmise via une « roue à aube » qui permettait ainsi « d'équarrir » les troncs d'arbres et de les transformer en poutres ou en planches en taillant des « dosses » sur quatre faces (d'où le terme équarrir : mettre à l'équerre). Pour le foulon, c'est un axe à « cames » munis de plusieurs maillets qui battaient des tissus en laine ou des peaux dans des auges remplies d'eau, afin de les nettoyer et de les assouplir. Ce dispositif était lui aussi relié à une roue actionnée par l'eau du Bastan.



Mais revenons à une énergie plus moderne et révolutionnaire à l'époque : la « Houille blanche » ou encore « la Fée électricité », termes évocateurs utilisés alors (voir la fresque colorée de Raoul Dufy Musée d'art Moderne Paris).

À la fin du XIX^{ème} siècle, la France est en plein développement économique. Les grandes villes commencent à avoir accès à électricité (d'origine hydraulique ou thermique via le charbon). Mais le milieu rural et a fortiori les vallées reculées de nos montagnes, ne sont pas la priorité de l'état ni des investisseurs en ce qui concerne leur électrification.

Des notables locaux prennent alors l'initiative de créer des sociétés de commandite en actions afin de déployer l'accès à cette nouvelle énergie dans les zones reculées. Ce fut le cas pour la ville de Luz-Saint-Sauveur.

Pour l'anecdote, la première petite ville européenne avant Paris, Berlin ou Londres à s'être dotée d'un éclairage public, fut la citée haut-savoyarde de La Roche sur Foron en 1885: « Vingt candélabres publics et six cents ampoules EDISON éclairent les maisons de la petite citée... ».

Un clin d'œil au passage à mon épouse qui fit son collège en internat au cours des années soixante dans cette commune des Alpes (elle habitait à l'époque Chamonix-Mont Blanc).

En 1888, Toulouse est une des premières grandes villes françaises à bénéficier d'un éclairage électrique. En effet l'ancien moulin du « Bazacle » sur la Garonne transformé en usine hydro-électrique, alimentait 400 lampes de 10 bougies (environ 20 watts).

Situation dans le voisinage et en Pays Toy à la fin du XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème} :

Les toutes premières : l'usine de Calypso à partir de 1898 en vallée de Cauterets et celle du Pont de la Reine Hortense en 1903 dans la gorge de Luz, servaient exclusivement à l'alimentation des deux « Chemins de fer électriques » de la compagnie du P.C.L. (Pierrefitte-Cauterets-Luz).

Permettez-moi de m'attarder sur la petite centrale de Meyabat, la moins connue, sur le gave de Cauterets. Elle fut utilisée à l'origine en 1899 pour l'exploitation d'une mine de galène (plomb argentifère). Puis, en 1919, un bail d'exploitation de 75 ans à titre privé (revente à EDF) fut cédé successivement à deux propriétaires. Le dernier étant la famille Capmarti qui se trouve être liée à la mienne par un germain au premier degré remontant à mon Grand-Père paternel.

J'ai le souvenir nostalgique d'ouvertures de la pêche en compagnie de mon père dans les eaux semi privées autour de l'usine. À la pause de midi, « Tourin d'ivrogne » et saucisses grillées dans la maisonnette depuis laquelle Jean Capmarti surveillait sa turbine située plus bas sur le cours d'eau, à l'aide d'un interphone qui lui indiquait, suivant le « ronron » perçu, si tout allait bien.

Cette famille s'était établie dans la vallée par suite du dramatique tremblement de terre d'Agadir au Maroc, auquel ils avaient échappé et qui les avait quasiment ruinés (1960).

L'exploitation de cette usine s'est arrêtée en octobre 2012, juste avant les terribles crues qui finirent par détruire les installations.

En 1911, c'est l'usine de Soulom qui sort de terre. Celle de Sassis ou « Luz 1 » fut construite en 1927, puis Esterre en 1931, le Pont de la « Reine 2 » en 1949, Gèdre en 1952 et enfin « Pragnères 1 » en 1954.

Voilà sommairement la chronologie de l'implantation des principales centrales dans le proche voisinage de Luz . Hormis celle dont j'ai retrouvé la trace.

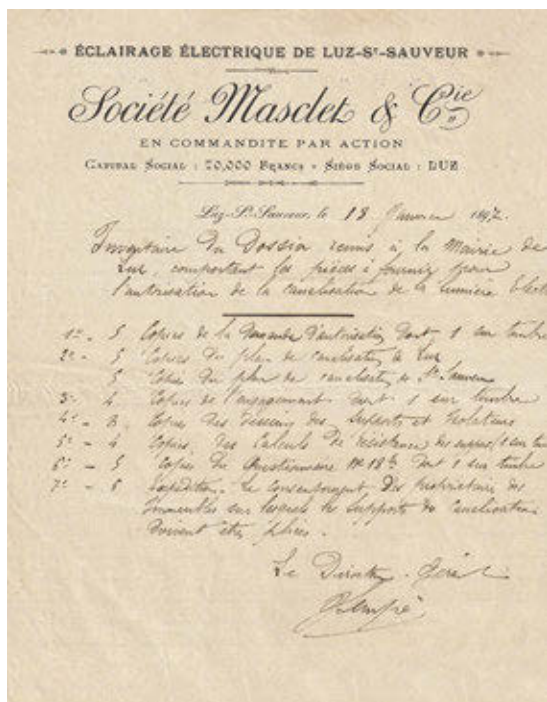
En 1895, Jean Sempé (1854-1933), le même dont nous avons fait la connaissance dans l'article sur un excès de vitesse à Barèges (« En Baredyo » juin 2024) avec deux associés, Messieurs Masclet et Colongue, imaginèrent et organisèrent l'électrification de Luz-Saint-Sauveur.

Il ne s'agissait dans cette affaire que de quelques lampadaires de rue et de remplacer les lampes à pétrole et les bougies dans les maisons et les hôtels. Mais pour cela, il fallut produire et transporter le courant, donc équiper le pays de pylônes et autres relais sur et dans les maisons.

Un certain nombre de documents nous renseigne sur l'avancée progressive du projet et indique que celui-ci aurait mis huit années pour aboutir.

Il fallut tout d'abord trouver des fonds et des investisseurs audacieux.

Dans ce but un emprunt fut instauré, comme en témoigne ce coupon « d'actions de cent francs au porteur » (approximativement 400 €) intitulé « Éclairage Électrique de Luz-Saint-Sauveur » au capital de soixante-dix mille francs, émis le 24 Décembre 1895 en l'étude de Maître Mouniq à Luz (père de Mme Masson feu ma voisine à Luz). J'ai retrouvé une liasse de plusieurs dizaines de bons, ce qui prouve l'implication financière importante de Jean Sempé dans ce projet.



Inventaire du dossier remis à la mairie de Luz 18 Janvier 1897



Action de cent francs au porteur 1895

Deuxième étape, les autorisations administratives :

Il existe un autre document également intitulé « Éclairage Électrique de Luz-Saint-Sauveur », mais cette fois au nom de la « Société Masclét & Cie » au capital de 70 000 francs, siège social à Luz.

Datant du 18 Janvier 1897, il concerne « L'Inventaire du dossier remis à la mairie de Luz , comportant les pièces à fournir pour l'autorisation de la « canalisation » de la lumière Électrique ».

S'en suit une énumération de documents tels que « la copie des dessins des supports et isolateurs », ou « le consentement des propriétaires des immeubles sur lesquels les supports des canalisations doivent être placés, copies du plan de la canalisation de Luz et de Saint Sauveur , copies des dessins des supports et isolateurs, calcul de résistance des supports », etc...

En tout, sept pièces fournies en quatre, cinq ou six exemplaires. Document signé « Le directeur Gérant » Sempé.

Ces papiers, comme tous ceux que je mentionne, sont signés ou adressés pour la plupart à « Jean Sempé directeur ou gérant de la société d'éclairage électrique de Luz Saint Sauveur ».

Il n'est cependant pas évident de comprendre qui faisait quoi. En effet, les en-têtes des factures ou devis étant tantôt adressés directement à « Sempé directeur de l'usine », à la « Société Colongue et compagnie » ou comme, celui du dix-neuf juin 1903 établi par Maître Mouniq adressé à la Société « Masclét et compagnie » qui reprend le « Décompte des sommes payées par la société ».

Troisième étape la réalisation concrète du projet :

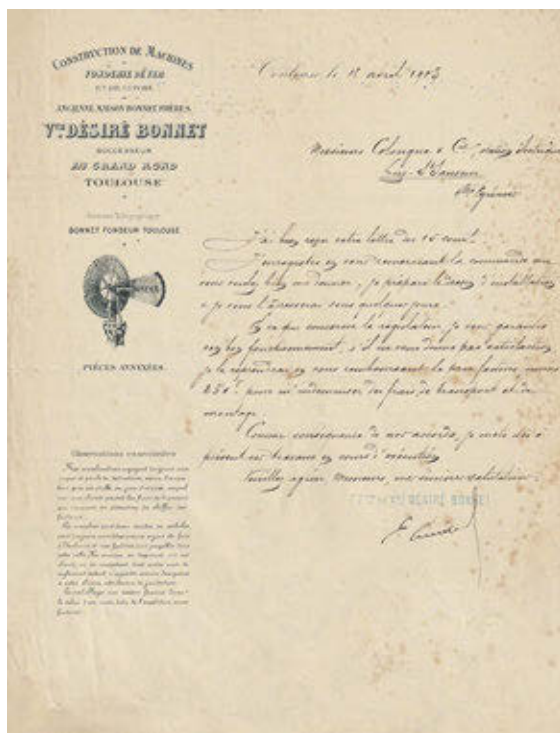
Comme je le suppose dans mon « avant-propos », s'agit-il d'une deuxième vague de travaux ? (on saute cinq ans, pas de document intermédiaire). Toujours est-il que suit un devis du 31 mars 1903 adressé par la Société « Veuve Désiré Bonnet » de

Toulouse « Au grand Rond », au directeur de la société électrique Monsieur Sempé, consécutif à la visite de leur ingénieur M. Prасhel. Celui-ci concerne « une turbine de 65 CV, avec régulateur à entablement et transmission de mouvement ».

Cette turbine pouvait produire jusqu'à 48,8 KW par heure en condition optimale (1CV vaut en théorie 735,5Watts).

J'imagine que cette production devait considérablement varier en fonction des saisons, suivant le débit de la chute d'eau et probablement être nulle en hiver en cas de fortes gelées.

Le 16 avril, l'usine toulousaine confirme la réception d'une commande d'un montant de 5750 francs et remercie cette fois-ci « Monsieur Colongue et Cie ». Le signataire précise qu'il « prépare le dessin d'installation ».



Puis les travaux semblent s'accélérer à l'approche de l'été : Facture du 18 mai de l'atelier de construction J. HEUGAS, place au bois à Tarbes (fonderie et métaux), concernant des viroles en bronze alésées et tournées.

En-tête de facture de l'usine Soulé à Bagnères de Bigorre



Le 16 juin c'est une facture de la Manufacture D. SOULÉ dont l'usine « Hydraulique & à vapeur » de Bagnères de Bigorre fabriquait des appareils et des accessoires pour l'électricité et la photographie. Cette fois il est question de 160 lampes à baïonnette de 110 volts 5 « bougies » (soit environ 10 watts), de chandeliers et de centaines de mètres de fil de dérivation.

Le 26 juin la société Jacques ULMAN constructeur électricien, 16 boulevard St Denis à Paris, envoie une facture pour 200 charbons (sans doute nécessaires au fonctionnement de la turbine).

Le 28 décembre, la Société « Le Graphitoïde » de Paris, spécialisée dans les « balais électriques de haute conductibilité », facture 12 balais ainsi que 12 « Cuivrages ».

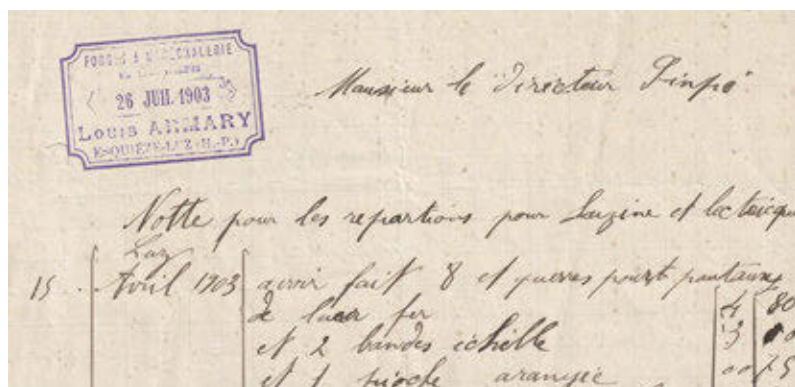
D'autres factures, concernant des douilles, des interrupteurs ou autre coupe circuit qu'il serait fastidieux de détailler ici, se succèdent durant l'année, témoignage d'un engouement certain des habitants de Luz et Saint-Sauveur pour équiper leurs foyers.

N'oublions pas les artisans du pays aux patronymes encore bien connus qui ont eux aussi prit part à cette réalisation.

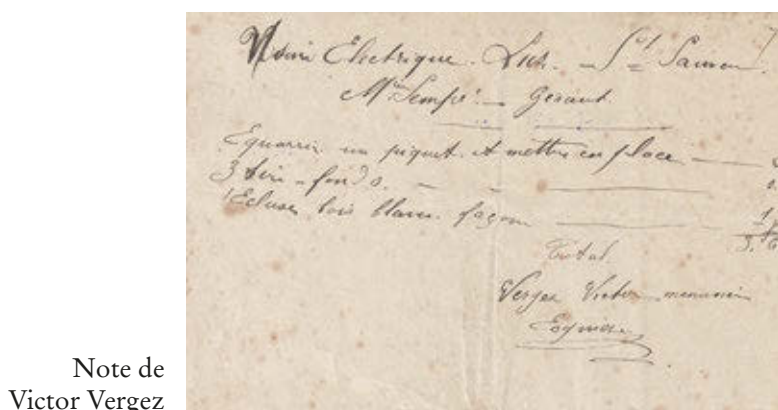
En voici quelques exemples :

Un récapitulatif d'interventions allant du 12 avril au 21 août de la part de Louis ARMARY « Forges et Maréchalerie » à Esquièze. Cette note concerne des prestations à l'usine électrique. Entre autres une plaque pour l'écluse, des réparations d'outils pioche ou burin etc...

Victor VERGES, menuisier à Esquièze, qui adresse une facture de 3,60 francs pour avoir équerri, mis en place un piquet, fourni trois tirefonds et une écluse en bois blanc.



Note de Louis Armory forgeron, maréchal-ferrant 1903



Note de Victor Verges

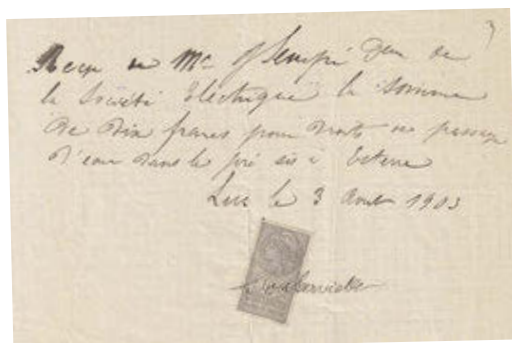
Le 22 juillet un reçu timbré et une facture de la part de H. Pratdessus pour « acompte des travaux exécutés à l'usine » (cinq cents francs).

Date	Description	Prix
2 avril 1903	10 passages de 4 mètres	40,00
"	"	"
"	"	"
29 mai	"	"
3 juillet	"	"
11 "	"	"
	Total	13,80

Papier compressé
H. Rivière

Police d'assurance pour l'usine électrique
« La prévoyance » Agence d'Argelès

Cette série de documents s'arrête en janvier 1904. Je pense qu'il en existait probablement d'autres qui n'ont malheureusement pas survécu aux successives séances de rangement et de nettoyage durant toutes ces années.



- le second est une photographie.

En effet, outre les vieux documents, j'ai retrouvé une série de négatifs photographiques sur plaque de verre à gélatine sèche (procédé en cours fin XIXème début XXème) que j'attribue à Jean Sempé.

Parmi ceux-ci, j'ai retrouvé une photo qui correspondrait à une mini centrale hydro-électrique. Après tirage sur papier on distingue sur la gauche des lignes électriques qui partent d'un poteau. Au-dessus du petit bâtiment, on distingue ce qui pourrait être un bassin de rétention d'eau construit en pierre relié à un canal d'alimentation sur la droite. De là, part un



Henri RIVIÈRE « scieur de long » à Esquièze : 13,80 francs pour des travaux s'échelonnant du 2 avril au 11 juillet.

Probablement pour des pièces de bois qu'il compte en passages de scie : « Dix passages de 4 mètres, treize de 2,40, deux de 2 mètres... »



Reste à deviner l'emplacement de cette microcentrale comme on la définirait de nos jours. Pour cela nous possédons deux éléments :

- le premier est un « reçu timbré » à l'adresse du directeur de l'usine, pour la somme de dix francs, concernant « un droit de passage d'eau dans le pré sis à Esterre » daté du 3 août 1903 et signé « SOUBERVIELLE ».



Première microcentrale électrique à Esterre ?

raide conduit en bois à la façon des chercheurs de la ruée vers l'or du «Klondike».

Malheureusement il n'y a pas d'arrière-plan. Une montagne nous aurait bien aidé pour la localisation. Si elle se trouvait à Esterre comme l'indique le premier indice, cela ne laisse pas beaucoup de choix de situation. J'opterai malgré tout pour l'emplacement de l'usine actuelle. En tenant compte que les gros travaux de terrassement pour implanter cette dernière et les cent vingt et une années écoulées ont dû sensiblement modifier le paysage. Avec un angle de prise de vue particulier, on peut éviter le Château Sainte-Marie sur la gauche et le flanc de montagne à droite.

De plus à l'arrière de l'usine actuelle, il existe toujours un petit ruisseau qui apparaît sur quelques mètres et qui disparaît canalisé sous les prés. Il correspondrait peut-être à celui que l'on devine sur la vieille photo devant le bâtiment.

Emplacement actuel de la centrale
EDF d'Esterre : quelques similitudes
avec la photo de l'époque ?



Combien de temps cette petite usine servit-elle ? On peut supposer qu'elle soit montée en puissance durant les quelques années qui suivirent. Il est probable aussi que la grande guerre de 14 -18 a dû mettre un coup d'arrêt brutal à son développement.

Après le conflit et surtout à partir des années vingt, l'état commençant enfin à s'impliquer, l'aventure de ces pionniers prit probablement fin avec le rachat de la concession, la nationalisation de cette énergie et la construction de centrales bien plus importantes telles celles que nous connaissons aujourd'hui (Sassis 1927).

À l'usine de Pragnères, on vénère à juste titre Monsieur Paul. En fondant en 1929 la Société Hydro-électrique du midi (SHEM) il fut un des précurseurs des grands travaux liés à l'exploitation de la force de l'eau de nos montagnes afin de la transformer en énergie au profit des villes et des industries du sud-ouest .

Avec ces quelques lignes j'espère avoir redonné leurs places dans l'histoire à ces trois novateurs MM. Masclet, Collongue et particulièrement à Jean Sempé natif de Luz. Par leur audace et leur vision, ils ont contribué à faire entrer le Pays Toy dans l'ère moderne avec l'appui d'une volonté communale et locale. Cette œuvre perdure de nos jours à travers « L'ENERGIE du PAYS TOY » qui avec sa petite centrale sur l'YSE est en quelque sorte une arrière-petite-fille de : « L'ÉCLAIRAGE ELECTRIQUE DE LUZ-SAINT-SAUVEUR »

Carrefour de l'avenue de Saint Sauveur à
Luz. Remarquez le globe d'éclairage en
haut à gauche





Salon de l'hôtel Pintat à Saint Sauveur (Hôtel Panoramic) au début du XX^e siècle.
Remarquez le lustre et la lampe sur la cheminée



Lampadaire sur façade en haut de
l'avenue de l'Impératrice Eugénie
Début XX^e siècle
Collection personnelle

Sources : Archives personnelles « Maison Sempé », inspiration des plaquettes usine de Pragnères, Énergie du Pays Toy, Patrimoine de la vallée des Gaves, ville de La Roche sur Foron (74), sources Internet diverses.

« En Baredyo » est fidèle à elle-même, la 1^{ère} de couverture du 2nd semestre de 1995 et la 2^e page d'où est tiré l'article de Marcel Lavedan en fait foi.



Les noms changent, le principe du contenu des articles reste le même, seulement les conditions de la vie actuelle amènent quelques différences dans la présentation, un bien ? un mal ? Qui peut le dire ?

Nous avons fait le choix de réduire les photos, les scans d'écrits, les documents archivés.

Ils sont actuellement consultables sur simple demande auprès de votre Chargée de communication au siège de l'É. M.

- S O M M A I R E -

IN MEMORIAM A. MILLET	par J.P.HAURINE
ACCORD DE MARIAGE A SAZOS EN 1796, relevé	" J.P.HAURINE
DOCUMENTATION ADMINISTRATIVE.	" J.P.HAURINE
COMPTE RENDU D'UN VOYAGE DANS LE LOT	" Pierre MAJESTE
MARCHE DES RAMEAUX A LUZ.	" Pierre MAJESTE
UNE AUTRE VIE DE BERGER	" Michel GUILHAMAT
UNE RECETTE BASQUE-le AXOA , relevée	" Geneviève CLEMENT
AMENAGEMENT HYDRO ELECTRIQUE	" Marcel LAVEDAN
EBOULEMENTS A GAVARNIE	" Lucien GAILLARDOU
VOYAGE EN ESPAGNE-BIELSA-AINSA.	" Geneviève CLEMENT
LES MOULINS DE GEDRE DESSUS, relevé	" Thérèse BOYRIE
ELECTIONS MUNICIPALES MAI 1995.	" Michel GUILHAMAT
PELE-MELE CANTONAL	" Michel GUILHAMAT
CHEZE- LA VOIE DES AIRS POUR L'ENNUQUE.	" René THEIL
" RENOVATION DE L'EGLISE	" René THEIL
COMPTE RENDU DES REUNIONS BUREAU, ET CONSEIL D'ADMINISTRATION. DE LA STE D'ECONOMIE MONTAGNARDE.	" J.P. HAURINE
NOTRE PRESIDENT A L'HONNEUR	J.P. HAURINE

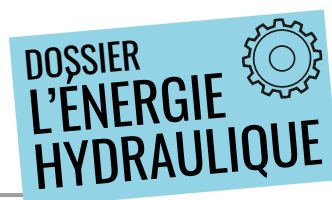
L'article de Marcel LAVEDAN portant sur l'aménagement hydro électrique mérite votre attention et bien plus qu'un simple coup d'œil sur les scans ci-contre, même en vous munissant d'une loupe !

Notre projet à l'occasion de l'Assemblée Générale d'avril 2025 : monter une exposition de ces écrits et des objets divers évoqués dans cet « En Baredyo » de décembre 2024.



LACS ET BARRAGES

Par Philippe LEBLANC



Les lacs en général sont des lieux qui attirent les randonneurs et c'est le cas pour le petit lac de Cestrède. Celui-ci s'atteint en deux heures, deux heures trente depuis le parking de Bué, souvent insuffisant en période de forte fréquentation. Pour le rejoindre, prendre la petite route de Trimbareille en face de l'usine de Pragnères ou à la sortie de Gèdre par Ayrués.

Le lac de Cestrède n'occupe plus aujourd'hui qu'une toute petite place de la vaste plaine qu'il devait recouvrir jadis, zone humide maintenant. D'ici 10 à 15 ans, il aura peut-être même complètement disparu car peu profond, il s'envase considérablement. C'est le sort de tout lac. À plus ou moins long terme, ils disparaissent. Fait en plein gave, avec une digue de retenue sans chasse d'eau, le lac des gaves à Argelès n'existe plus par exemple. Et il serait bien difficile, sauf à supprimer ou ouvrir cette digue, de le rétablir aujourd'hui, car outre la vase, il y a probablement au fond beaucoup de contenu de poubelles, des plastiques et surtout des métaux lourds provenant des

mines de la Pennaroya au dessus de Pierrefitte ou des anciennes usines de nitrates.

Le lac de Cestrède, pour y revenir, aurait pu connaître un autre sort. On a fêté en 2024 les 70 ans de l'usine de Pragnères et de ses installations. Il était prévu à la construction de celle-ci un troisième groupe de turbines de grande puissance qui aurait été alimenté par un lac de barrage à Cestrède. Pour bien remplir toutefois celui-ci, on avait envisagé de détourner les eaux de Cauterets, qui a lutté pour ne pas donner ses eaux, et puis il y a eu le Parc National, et ce projet de barrage est « tombé à l'eau », du moins « mis sous le coude ». Seul un petit bout de tunnel a été commencé. La plupart des chantiers de Pragnères, et la quarantaine de km de galeries qu'ils comportent, ont été réalisés à l'aide de téléphériques qui ont été démontés quand tout a été terminé. Celui de Cestrède est resté « au cas où » bien plus longtemps que les autres pour n'être enlevé qu'en 1990 en même temps que d'autres « verrues » en ferraille.

Ne reste plus, oublié, que le pluviomètre que l'on peut voir entre Cestrède et Le lac d'Antarouye. Le projet de barrage, sans les eaux de Cauterets, a été réactivé une fois, avant le démontage du téléphérique, et c'est pour cela que vous pouvez apercevoir ces tuyaux métalliques en arc de cercle, sortis des carottages de terrains et études faites en 1987.

Pour le construire, une route était cette fois prévue depuis Bué et on aurait eu alors un site un peu semblable au lac des Gloriettes. La vallée comme Gèdre voyait cela d'un très bon œil et un numéro de « En Baredyo » a été consacré à ce sujet (si quelqu'un a ce numéro, merci de le communiquer pour pouvoir le scanner). Jugé sans doute peu rentable, trop coûteux ou en terrain peu propice, rien n'a été finalement fait. Les eaux du lac de Cestrède sont néanmoins récupérées, comme beaucoup d'autres, un peu plus bas que celui-ci, pour faire tourner le groupe numéro 2 de Pragnères et alimenter Cap de Long. Une visite de l'usine l'explique très bien et, avec des casques virtuels comme aujourd'hui, c'est encore mieux. La Commission Syndicale de la Vallée du Barège (CSVV) a aussi installé dans un ancien transfo au dessus du parking de Bué une intéressante exposition de photos Alix faites lors des chantiers sur Cestrède. Le syndicat d'énergie du pays toy (SEPT) envisage de capter, au niveau du parking de Bué, les eaux du gave pour réaliser une microcentrale à Trimbareille, projet à l'étude depuis maintenant huit ans, mais qui va peut-être finir par aboutir ? Outre que c'est de l'énergie verte, une microcentrale comme celle que Luz a faite sur l'Yse est aussi d'un bon rapport financier.



EDF enlève des verrues !

A Barèges, Pragnères et Val d'Azun

EDF, pourtant si souvent critiquée pour sa politique globale (cf. problèmes de ligne THT du Luron), vient de mener un effort exemplaire dans l'Ouest de notre département. Les vestiges de trois installations lourdes ont en effet été enlevés.

Le téléphérique d'Ayré-la Gière, à Barèges, avait été construit en 1948 à l'époque où le massif s'équipait en barrages. En 1951 et 1966, il avait subi diverses modifications. Cette installation permettait de relier la station de ski de l'Ayré à la station de pompage EDF de La Gière.

La construction de la route d'accès à la station de la Gière, le nouveau mode d'exploitation de la station de pompage en hiver allié à la vétusté du téléphérique, ont réduit ce dernier à être classé obsolète. Restaient dans le paysage d'odieuses verrues, sous la forme de pylônes déplacés dans un tel site...

Le téléphérique de Bue-Cestrède avait été construit, lui, entre 1952 et 1955, pour réaliser les ouvrages d'adduction de la rive gauche de la centrale de Pragnères, entre Luz et Gèdre (prise d'eau de Cestrède) : cet ouvrage subsistait sous la forme de pylônes endommagés et disgracieux. Là encore, des verrues qui ne faisaient qu'encombrer le paysage !

Enfin, le téléphérique Migouérou-conduite forcée, ins-

taillé et conçu pour la construction de la conduite forcée de la centrale hydroélectrique de Migouérou, dans le Val d'Azun, en 1958, à l'origine téléphérique à matériel ultérieurement transformé en téléphérique pour le transport du personnel, avait lui aussi été déclaré obsolète. Non conforme à la nouvelle réglementation et faisant double emploi avec le téléphérique d'accès au lac de

Migouérou, cette remontée était réduite à l'état d'abandon.

POLITIQUE DÉLIBÉRÉE

Ces trois remontées ont été démontées cet été et cet automne, à l'initiative du sous-groupe de production d'Argelès-Gazost, et plus particulièrement de M. Colombat. Il s'agit là d'une volonté délibérée de la part d'EDF. « Nous voulons faire un effort pour respecter l'environnement », souligne M. Huygues, du sous-groupe d'Argelès.

Ces travaux de démontage

ont été réalisés par l'entreprise Sotradem, d'Aignan (Gers), pour La Gière (coût : 415.000 F) et pour Bue-Cestrède (230.000 F) et par l'entreprise Mécamont d'Arreau (460.000 F) pour le téléphérique de Migouérou.

Déjà, lors des travaux de refonte du barrage de Migouérou, l'an passé, EDF s'était distinguée en nettoyant les environs. Cette politique permet à l'entreprise d'améliorer son image de marque, et de gagner en estime... Ce ne sont pas les amateurs de montagne qui s'en plaindront !



Ce pylône de ferrailles, l'une des verrues de Bue Cestrède, enlevée par EDF.

NR 16 décembre 1990

Article nouvelle république du 26/12/1990, apparemment c'était une année sans neige.

Un barrage à Cestrède près de Luz-St-Sauveur ?

Lors des grands travaux de la centrale de Pragnères, EDF notait que la vallée de Luz n'offrait pas de lieu possible de stockage d'eau important, notamment sur la rive gauche du gave.

Ainsi, on avait opté pour une remontée des eaux de la rive gauche vers Cap de Long, notamment grâce à une station de pompage.

Seul Cestrède présentait une petite possibilité, mais rien de capital n'y était alors envisagé. On laissa néanmoins en place, peut-être dans l'idée de l'avenir, le téléphérique qui offre aujourd'hui ses vilains squelettes de ferraille rouillée à travers la forêt de Trimbareilles, à Bué, et à la prise d'eau de Cestrède.

Et puis, il y a quelques années, on parla à nouveau d'un barrage à Cestrède, la crise énergétique aidant, pour installer un troisième groupe à Pragnères. Le projet fut néanmoins enterré, car jugé peu rentable par EDF.

Il ressort maintenant, puisque depuis deux étés des sondages sont effectués sur le site par FTM (Fondation travaux miniers). Cela se caractérise sur place par deux caravanes et bien sûr du matériel de forage et de pompage, ainsi qu'une pancarte indiquant la nature des travaux (projet de Cestrède : recherche par sondage, campagne du 1^{er} juin au 15 septembre).

Le projet ne devrait guère rencontrer d'opposition. Le lac de Cestrède est un lac en voie de comblement, et il est probable que les générations qui viennent ne trouveront plus là qu'une plaine marécageuse.

Point d'arbres et juste l'herbe commune des alpages, dans un site certes joli, mais où la présence d'une nouvelle nappe d'eau l'enrichira même plutôt. Rien de comparable donc avec le problème d'Orédon. Seul regret, peut-être pour certains, la création d'une route d'accès au barrage alors qu'il existe les pylônes d'un téléphérique. Mais on sait bien qu'à une demi-heure de voiture, il n'y a plus grand monde, et peu oseront gravir les



Les travaux de sondage se poursuivent jusqu'au 15 septembre.

vers Litouès, Chanchou, ou le vilain ravin du lac Noir. Ce ne sera pas non plus le plan d'eau dont rêvent certains pour faire de la planche à voile, ou du pédalo, même s'il peut apporter un plus touristique à la vallée, et notamment à la commission syndicale.

Reste à connaître le résultat de ces études pour voir si ce projet se réalise, et quelles forme et dimensions il prendra. L.C.

Article NR du 07/09/87 de Catherine Leblanc.

Après Cestrède, vous pouvez gagner le lac d'Antarouye, qui est sans doute un des plus clairs si ce n'est le plus clair des Pyrénées. Il s'agit sans doute, à voir le volume d'eau qui s'en échappe par une belle cascade surtout en fortes eaux au printemps, d'une sorte de résurgence des eaux du ravin du lac noir, un autre lac à découvrir dans le secteur mais assez éloigné.



Le lac Noir est dominé par le pic du même nom et si la plupart des sommets ont des voies normales accessibles, ce n'est pas le cas de celui-ci, très difficile. D'autres petits lacs comme celui de Traoulet, une curiosité géologique selon le guide Louis Audoubert, existent dans le secteur, mais sont peu intéressants et difficiles d'accès. Par le col de Culaus, vous pouvez passer versant Cauterets, mais le ravin est un énorme éboulis où l'on saute sans arrêt d'un rocher à l'autre. Le lac d'Antarouye est prolongé par l'ancien canal de Caubarole. L'herbe était jadis le bien le plus précieux des éleveurs pour nourrir le bétail et ceux-ci ont creusé tout un tas de canaux d'irrigation nécessaire pour une seconde coupe, dont certains font plusieurs km.

À Madère les canaux, sans lesquels il n'y aurait pas d'agriculture, ni de population sur l'île, sont classés au patrimoine mondial de l'UNESCO et en Suisse, on commence même à les remettre en service. Ici, ils sont peu à peu délaissés, car cela demande beaucoup d'entretien et puis la construction de Pragnères et des usines font que ceux-ci ne sont parfois plus alimentés, sans compter la crue de 2013 qui elle aussi a fait du dégât en la matière. Au passage, avec un peu de

chance, mais surtout avant l'été et l'affluence estivale ou l'arrivée de troupeaux, vous aurez peut-être la chance d'apercevoir des bouquetins. Ceux-ci font partie de la population de Cauterets introduite il y a dix ans, un autre anniversaire important, car l'animal, trop chassé pour son trophée avait complètement disparu. Il est vrai aussi que contrairement à l'isard qui s'échappe dès qu'il aperçoit quelqu'un, le bouquetin, magnifique grimpeur peu farouche est assez facile à observer quand on tombe sur une troupe, attention à ne pas les déranger quand même.

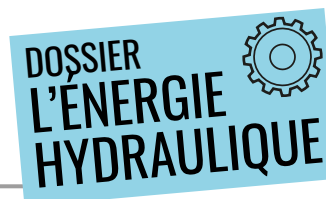


70 ANS DU PROGRAMME HYDROÉLECTRIQUE

Pragnères Cap de Long

À la mémoire des accidentés du travail.

Par François PUJO



Programme hydroélectrique d'avant-guerre : barrage de Gèdre- Luz 1 et Cabadur- Esterre.

José Broto (26 ans), Joakim Nérin (25 ans) morts le 14 novembre 1925 à l'attaque 11. Galerie Gèdre – Sassis ou Cabadur – Esterre ?

Programme hydroélectrique Sassis Pont de la Reine (pendant la guerre 39-45).

Saez Santiago, Gimenez Perez Fernando et Diaz Martin Saturnino sont morts accidentellement le 7 juillet 1941. Pas plus de précisions.

Laporte Jean : de Saligos, âgé de 20 ans, il fut tué le 23 janvier 1943 dans un accident du travail lors du percement de la galerie Sassis Pont de la reine (fenêtre 3 actuelle station-service de Larise). Il comptait gagner 70 000 francs lors de ce chantier. Initiés par sa lampe à carbure, les détonateurs ont fait exploser la charge de dynamite qu'il portait dans le dos. Il a été pulvérisé.

Source état civil de Saligos (Merci à Cathy Péré et à sa mère Marie Jeanne) et Source Lucien Babonneau « La poursuite de l'aménagement hydro-électrique des Pyrénées et du Massif Central ».

Les Espagnols cités ci-dessus avaient probablement fuit l'Espagne de Franco et furent intégrés au Groupement de travailleurs Etrangers GTE 722 qui fut par la suite un foyer de résistance.

1944 (10 juin) : arrestation à Sassis de Casimiro Martins (d'origine Portugaise) avec 7 autres compagnons Français (1) et Espagnols (6) qui furent déportés par le train fantôme après un passage dans la prison Saint Michel de Toulouse. Les Allemands avaient ce jour-là tué 4 personnes dans la vallée (témoignages d'Ernest Aranjo et Henriette Gabin) et arrêté plusieurs personnes (10 ?) dont Arcas et Sotomayor à Esquièze. Nous recherchons des précisions (états-civils ou autre).

Programme hydroélectrique Pragnères Cap de Long 1946 -1954 (29 morts source Pierre ROUSSEAU « glaciers et torrents, énergie et lumière »).

Il existe deux tombes de mineurs au cimetière de Luz : NOVEL José mort le 5/08/1949 et GOI-COECHÉA José mort le 3/04/1951. A noter que des plaques neuves sont fixées sur les deux tombes, merci à celui qui préserve la mémoire de ces personnes.

Au cimetière de Gèdre, les tombes des accidents de chantier EDF ont été regroupées dans un ossuaire. On peut lire Wilhem BAER mort le 27/08/1949, Francis STAVISKY mort le 20/02/1951, Hamid BRAHMI mort le 15/05/1951, José ZURIAGA mort le 28/05/1951, Angelo NAPOLITANO mort le 07/08/1951. À noter les efforts de Gèdre pour conserver la mémoire de ces personnes.

Également VINAS mort à Bachebirou dont une croix orne la crête. Il portait le courrier l'hiver et est mort dans une avalanche.

Pierre Pujol raconte également un accident de travail où un Espagnol MORENO fut tué. Épuisé par 3 postes consécutifs (24 heures de travail) cet homme s'est endormi et coincé par ? Le câble du treuil 6 à l'Ayré lui a scié la tête.

La visite du cimetière de Barèges le 29/09/2012 m'a permis de voir une tombe composée de 4 compartiments. La pierre très simple indique 4 noms sans date de décès : Juan ETCHEVERRI, Léon CONI-ECHAVE, Zénon AMUNARIZ et Luigi COSTA. Interrogé Pierre se rappelle du décès de COSTA (il l'avait vu aux actualités du cinéma quand il était au service militaire en 1952). COSTA

est mort enseveli par une coulée de boue au lieu-dit actuel « l'Hospitalet ». Cette mort n'est pas directement liée aux chantiers EDF, mais COSTA travaillait pour le compte des chantiers dans l'entreprise Jeandel. Pierre ne se rappelle pas les autres décès. A noter que Léon CONI-ECHAVE est un nom d'emprunt et son vrai nom est Leonardo Etchévaria. Ce jour-là Guilhembet (père de notre estimé collègue Raymond) fut sauvé de la boue par sa future femme.

Pierre MONTOYA me signale un autre accident du travail dramatique (tête écrasé), le décès de José BEROUCAL mari de Paulinette SANTOLARIA (mort à la Mongie dans un accident de Jeep ?). Date non connue.

Une plaque située sous le paravalanche du haut dans les gorges de Pierrefitte indique trois noms : JUNQUAS, LABOUYRIE et BARRAU de l'entreprise Béguère tués dans un accident de la route (surpris par un éboulement) en venant au travail le 30 septembre 1949.

Jean Broueil de Soudou de Soubio de Astés, blessé à la main sur les chantiers est mort ensuite de septicémie (années 1950).

Ahmed Boudaoud dit « Sakdar » est mort à la Glère le 08 août 1950 ainsi que Jean Mongoy le 25 octobre 1950. Source état civil de Barèges.

Soit 20 noms sur les 29 recherchés.

Exploitation du complexe barrage de Gèdre centrale de Sassis

Mort de François René Bégarie au barrage de Gèdre en 1967

Rénovation de 2009 (Pragnères)

Un mort le 17/07/2009 lors de la rénovation de la conduite.

Exploitation du complexe Pragnères Cap de Long

11 octobre 2021, Léo Larios âgé de 25 ans est mort sur la piste de la Glère.

Nous nous excusons de ne pas avoir trouvé tous les noms ou des oublis éventuels.



PASSÉ, PRÉSENT, À VENIR

Par Claire RENARD

DOSSIER
L'ÉNERGIE
HYDRAULIQUE



L'idée de faire un dossier sur l'énergie hydraulique en Pays Toy, avec plusieurs entrées, en s'adressant à des contributeurs volontaires, amène des surprises heureuses, en particulier remontent en surface des documents anciens souvent savoureux.

Ne vous attendez surtout pas, vous lecteurs assidus de « En Baredyo », à ce que ce dossier soit une somme totale, il ne s'agit que de transmettre quelques souvenirs, puis de faire allusion à l'existant actuel.

Passé lointain :

lettre ouverte datée probablement de juste avant la guerre de 14-18, don de la famille Macrez, conseillée en cela par Françoise Devoucoux.

Lettre Ouverte

à MM. le Préfet des Hautes-Pyrénées,
le Sous-Préfet d'Argelès,
le Député d'Argelès,
le Conseiller Général de Luz.

MESSIEURS,

La presse parisienne et régionale émue, à juste titre, des décisions prises en ces derniers temps par le Syndicat de la Vallée de Luz jette des cris d'alarme et d'indignation. C'est d'abord le Journal *Le Figaro* qui publie le 27 Janvier dernier une lettre de son illustre collaborateur Pierre Loti et le Journal *La France du Sud-Ouest* qui parle au nom du Club Alpin Français.

Voici ces deux documents intéressants :

I. — Extrait du « FIGARO »

LETTRE DE PIERRE LOTI

CONTRE LES VANDALES

Un cri d'alarme m'arrive aujourd'hui des Pyrénées, avec prière de le faire entendre aussi loin que ma voix pourra porter :

« Un « Syndicat de vallées » est en pourparlers pour céder à une société financière toutes les chutes d'eaux de la vallée de Gavarnie, avec droit d'établir des tuyaux d'amenée sur les terrains communaux, d'édifier des usines, etc... La réalisation de l'affaire n'est arrêtée que par un **marchandage de un franc par cheval-vapeur!** »

Ainsi donc nous avons déjà ces sauvages qui vendent aux Américains tous les antiques trésors de nos églises des campagnes, nous avons ces bandes noires qui font sauter nos rochers à la mine et abattent nos forêts séculaires. Et maintenant voici le cirque de Gavarnie, une des merveilles légendaires de la France, **le cirque de Gavarnie qui demain va être détruit pour remplir les poches de quelques DROLES!** Est-ce possible qu'on laisse un pareil crime s'accomplir dans notre pays, qui, de tous ses prestiges anciens, n'en gardait plus qu'un seul, celui d'être l'un des moins fermés aux idées d'art et de beauté. On classe des monuments, pourquoi ne pas classer aussi des paysages, des cascades? Il n'y aura donc pas de loi, sous notre République, **contre ces EHONTÉS qui s'enrichissent par la mort de tous les sites de notre pays!** Un jour, il n'y aura donc pas une levée en masse de bâtons et de fourches **pour lyncher ces CUISTRES-LA!**

PIERRE LOTI.

II. — Extrait de « LA FRANCE »

(HAUTES-PYRENEES)

Paysages et Houilles Blanche

Le Comité de direction du Club Alpin a émis le vœu suivant :

« Le Comité de direction du Club Alpin français, dans sa séance du 15 Janvier 1913, après avoir pris connaissance de la délibération en date du 30 décembre 1912 de la Commission syndicale de la vallée de Barèges, donnant à son **PRESIDENT pleins pouvoirs pour négocier** avec M. Auguste Omer ou ses ayants droit tous traités pour concession du droit d'utiliser toutes forces hydrauliques, rivières, etc., sur les gaves de Héas et de Gavarnie pour une durée de soixante-cinq ans, moyennant une redevance annuelle de 6.000 francs, plus une majoration de 1 franc par cheval-vapeur au-dessus de 8.000 chevaux ; considérant que nulle réserve n'est faite pour la conservation des sites qui sont les plus renommés des Pyrénées considérant que **d'importantes forces hydrauliques sont ainsi abandonnées moyennant une redevance des plus minimes**, considérant, d'ailleurs, que cette absence de toute disposition tendant à sauvegarder ces beautés naturelles est de nature à causer le plus grand préjudice au développement du tourisme et aux inté-

rêts de la région, à l'unanimité émet le vœu que l'autorité compétente n'approuve aucune concession de ce genre sans y introduire toutes les réserves nécessaires à la protection des sites célèbres dans le monde entier et qui constituent une des richesses naturelles de la France.

De la lecture de ces articles il résulterait

I. — Que le Syndicat des Vallées n'a aucun souci des beautés naturelles du Canton de Luz qui cependant durant la belle saison, sont une source de richesses pour les hôteliers de la Contrée ;

II. — Que les concessions, pour une durée immémoriale, des droits de riveraineté des gaves de Héas, de Gavarnie et de Barèges, sont consenties pour des redevances misérables ;

III. — Que les seuls bénéficiaires seraient les trafiquants de ces concessions qui, au mépris des droits les plus sacrés et qu'ils doivent sauvegarder, ne songent qu'à emplir leurs poches ;

IV. — Que le **Président du Syndicat des Vallées** a traité **en tête à tête** avec ingénieur représentant une riche société la question financière et a accepté le chiffre de 6.000 fr., comme redevance annuelle.

6.000 francs ! Mais c'est un acte de générosité qui prête à bien des commentaires sur les pots de vin. 6.000 francs ! alors que des hommes compétents fixaient cette redevance à 30.000 francs minimum ;

Notre but est d'attirer votre attention sur ces agissements sans contrôle, ces marchandages sans scrupule, et de vouloir bien empêcher ces désastres. Par votre action commune il est possible d'enrayer le malheur dont le canton est menacé.

Le canton de Luz ne consentira pas facilement à devenir la proie de quelques besoins sans vergogne.

Le pays se révoltera contre les **panamistes** qui veulent le **vendre pour une honteuse et misérable aumône.**

Veuillez agréer, Messieurs, avec nos civilités respectueuses l'assurance de notre dévouement.

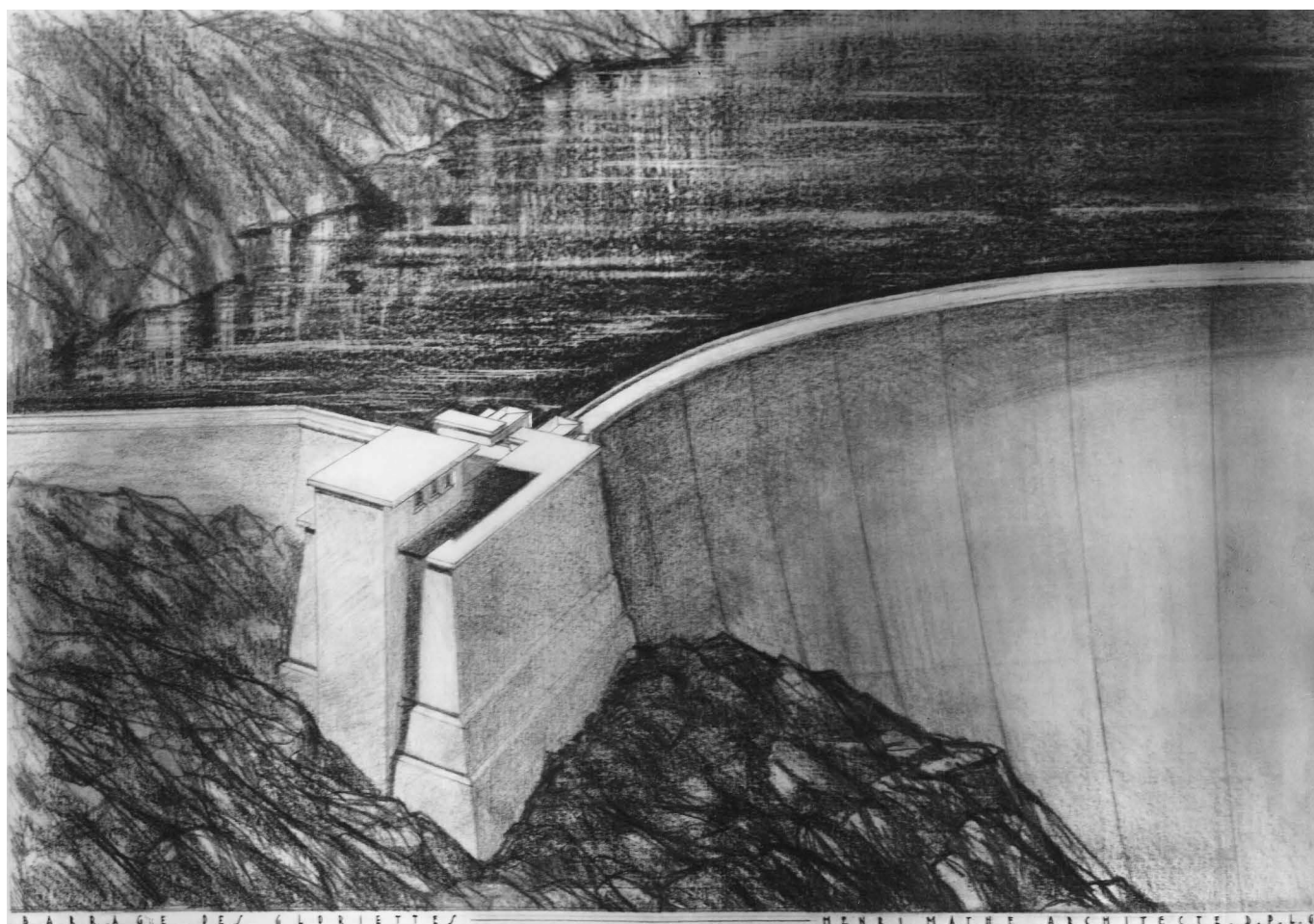
LE COMITÉ BARÉGEOIS.

Passé un peu plus proche :

Votre Chargée de communication et son frère se trouvent être enfants d'agent EDF, ils possèdent quelques documents restés dans les archives familiales à Luz, pas beaucoup, mais intéressants pour ce qui est de la période allant d'octobre 1948 à juin 1956.

J'ai, je passe au « je » maintenant, c'est plus simple, pris contact avec d'abord le « petit personnel » que je connaissais bien, qui m'a donné les coordonnées de « l'étage un peu au-dessus », celui-ci m'a mis ensuite en contact par courriel avec le service COM de l'EDF, me disant de ne pas hésiter à relancer s'il n'y avait pas de réponse, je l'ai fait. Seulement à partir de là, c'est l'anonymat des services, des transmissions, des « ouvertures de parapluie », etc... et notre revue n'a quand même pas l'audience voulue pour offrir réel intérêt au niveau national, je n'insiste donc pas plus. Tant pis pour nous, ici au Pays, nous ne sommes pas vexés du tout.

Je ne ferai pas de scan des photos Alix, ni de ce que contiennent les documents détenus à la maison, mais quand même je vous présente ces documents, ainsi qu'une photo offerte par l'intermédiaire de mon père, ingénieur responsable des travaux EDF ici en Pays Toy jusqu'à la fermeture des chantiers. Cette photo est celle d'un dessin du barrage des Gloriettes (projet annulé), fait par René Mathé architecte DPLG, qui désirait l'offrir à mon Grand-Père, Eugène Sinturel. Elle a orné longtemps, parmi d'autres photos de lieux mythiques pyrénéens, le mur au-dessus du bureau de Grand-Père. Envie aussi d'une autre photo : celle du barrage en pleine activité, elle m'a permis d'avoir une très bonne note au dossier présenté en cours de Physique durant mon année de 2^{de} à Valenciennes. Le Pays Toy en pleine gloire dans le Nord !!!



BARRAGE DE GLORIETTES / HENRI MATHE ARCHITECTE. D.P.L.G.

Présent :

Maintenant passons, avec l'aide de Philippe Leblanc, à l'existant sous forme de simple énumération :

- La centrale du pont de la Reine, propriété de l'EDF (création de l'EDF en 1946).
- Le barrage, juste au-dessous de la centrale qui vient d'être citée, conduit par un tunnel l'eau à Soulom, SHEM.
- L'usine de Sassis, on disait autrefois qu'on travaillait à « La Syndicale », EDF.
- L'usine thermique de Soucastet, pour assurer la stabilité du réseau en période de forte demande, SEPT.

- La centrale d'Esterre, EDF, alimentée depuis le barrage de Cabadur par un tunnel ; la fenêtre du trop plein nous permet d'admirer par intermittence une somptueuse cascade au niveau de Saillèze.
- La microcentrale communale de l'Yse à Villenave.
- La encore plus « micro »-microcentrale propriété privée de M. Artigalet, celle nécessitant convention entre ceux que dessert le ruisseau de servitude du nom si révélateur : le Picharot, ruisseau bien connu de la famille Renard, car il passe dans leur jardin et leur permet l'arrosage des plantes comme c'était prévu autrefois, l'usage des lavoirs a été abandonné comme si souvent chez les particuliers.
- La microcentrale de Sia, privée, sur le Lassariou.
- La centrale de Pragnères, EDF.
- L'usine hydroélectrique de Gèdre, EDF, alimentée par la conduite forcée descendant du Coumély, l'eau provenant du barrage des Gloriettes.
- Microcentrale privée du pont de Ber à Gèdre, si joli petit pont en « dos d'âne » sur le sentier, seule possibilité de passage autrefois pour les élèves descendant du Saussa.

Un questionnement de ma part : près de qui réglez-vous en Pays Toy vos factures d'électricité ? Bien sûr chacun de vous, lecteur conscient et responsable, savez tout ce qu'il faut savoir pour gérer au mieux vos intérêts. Et moi ? Comme je n'aime vraiment pas me compliquer la vie dès qu'il s'agit du plan financier, j'ai continué sans me poser de questions ce qu'apparemment faisaient avant moi mes parents, je ne vous inspire pas confiance, n'est-ce pas ?

Tous les renseignements sont super bien présentés sur le site, je l'ai finalement consulté et je ne regrette pas du tout ce temps que j'y ai passé.

<https://www.energiepaystoy.fr/>

Conclusion : on continuera à dire chez nous chaque fois qu'on ira montrer le barrage des Gloriettes à la famille de passage, aux amis venus nous voir : « c'est le barrage de papa ! »

Citons aussi cette BD qui, ayant subi les outrages du temps, est en cours de recopiage par son auteur, Jacques Renard, voici son ancienne 1ère de couverture.



LES LEÇONS D'HIPPOLYTE

Par Michel BARTOLI

Le 9 décembre 1909, l'inspecteur des Eaux et Forêts Hippolyte de la Hamelinaye (1861-1935) remettait à la Commission Syndicale de la Vallée de Barèges (CSVV) le dossier de l'extraordinaire aménagement forestier qu'il avait terminé après 4 ans de travail. Un texte riche de l'histoire et des vicissitudes de cette propriété valléenne auxquels étaient joints un album de 170 magnifiques photographies et un album de plans stupéfiants.

Plans au 1/10000e en courbes de niveaux, très précis, remplis de données depuis évaporées : sentiers aujourd'hui perdus, rigoles d'irrigation

inutilisées, cartographie en couleurs de chaque essence.... Nous en fournissons des exemples à d'autres occasions dans En Baredyo.

Il est difficile de faire mieux que ce véritable monument historique pour apprécier le socio-écosystème qu'est la forêt de la vallée. Les liens entre les habitants et leur forêt étaient alors très directs. Nous allons tirer des leçons de seulement deux des photos.

Il fallait un mulet spécialement bâti pour porter un lourd matériel, les plaques de verre... et un assistant pour le mener et aider.



Photo n°1 : La coupe de 1908 dans la vallée du Barrada

Où est-ce ? La photo aurait pu être prise depuis le petit parking du Pont de la Crabiou, le gros rocher qui surplombe une rigole d'irrigation est toujours là. Ni route ni tronçonneuse ni remorque derrière un tracteur à l'époque... et des hêtres de très modestes dimensions traités en taillis.

Leçon n° 1 : en fait, en 126 ans, rien n'a changé ! Le renouvellement forestier est une longue patience, en 2024, les rejets de hêtre nés après cette coupe (la dernière a eu lieu en... 1908 !) sont devenus de gros arbres. Allez les voir cette photo en main.

Le Cassaët (la chênaie en gascon) n’a pas trop changé depuis 1910. Elle est la seule chênaie – presque la seule forêt – de tout le versant sud du Campbieilh. Normal quand on sait que le 19 juin 1319, était signée une charte entre toutes les communautés de la vallée de Barèges permettant pâturage et défrichement (déjà très avancé à cette époque) à l’exception du « Cassaet de Gedre que

sien bedatz per totz temps dab adetz acostumatz »¹. Ainsi, le Cassaët de Gèdre était mis en défens (bédât²) pour toujours sous peine des amendes accoutumées !

Le Cassaët – alors nommé Hourcadet – en 1907 (Photo : H. de la Hamelinaye ; Arch. dép. Haute-Garonne, 3219 W 31).

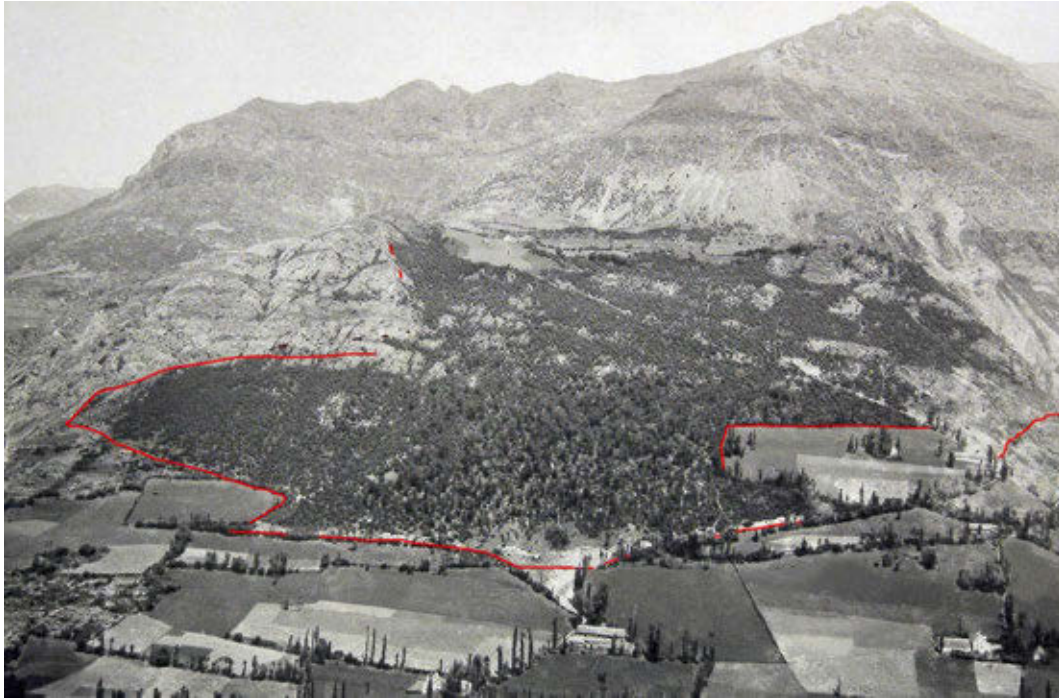


Photo n° 2 : les chênes du canton Cassaët à Gèdre-dessus

Aujourd’hui, on appellerait cela une « forêt de protection ». Au XIV^e siècle, pas un souci de protection de la biodiversité mais la crainte – explicitement exprimée en 1604 – que « *étant ruiné ledit bois, la neige coulerait* »³.

Il n’empêche, cette ancienne protection a permis de conserver une chênaie dont la composition génétique – analyse ADN réalisée en 2010 – est particulièrement originale :

	Rouvre	Pubescent	Rouvre x pédonculé	Rouvre x pubescent	Rouvre x tauzin
%	73	4	9	7	7

Répartition, par essence, des 55 chênes analysés au Cassaët. (Source, Alberto et al., 2010)

La Hamelinaye décrivait le peuplement comportant alors une forte proportion de chêne tauzin (*Quercus pyrenaica*). L’oïdium – champignon foliaire, venu d’Amérique du nord au tout début du XX^e siècle – s’est massivement propagé vers 1910 et a fait disparaître l’essentiel des chênes tauzins de France, se révélant très sensible à ce parasite. Il en subsiste des traces dans le génome

de certains chênes hybrides, comme ceux du Cassaët. Étonnant n’est-ce pas ?

Leçon n° 2 : un statut de protection, aussi ancien (ici, 700 ans !) et bien suivi soit-il ne suffit pas à garantir le maintien correct de sa biodiversité. La mondialisation de nos échanges peut la mettre à mal d’un coup.

Sources :

Photo n°1 : H. de la Hamelinaye, arch. dép. Hautes-Pyrénées, 14 Fi, photo 114 de l’album.

Photo : H. de la Hamelinaye ; Arch. dép. Haute-Garonne, 3219 W 31

¹ : Arch. dép. Hautes-Pyrénées, I 192, L 43 et 44.

² : Du latin defensum.

³ : Arch. dép. Hautes-Pyrénées, anc. 3 E 14, art. 60, f° 185 v°.

RENCONTRE AVEC DOMINIQUE HENRI LAFFONT

docte d'Esquièze-Sère

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr



Selon un acte d'état civil de 1932, le maire d'Esquièze, A. Rivière fait porter au registre de la commune, la naissance de Dominique, Jean, Henri dans la maison de ses parents. Il est le fils de Jean Laffont, cultivateur né à Esquièze et de Catherine, Angèle Trescazes (So de Gardot), native de Saligos. Il précise que le nom de Gardot est rare, et même s'il existe encore en Lavedan, cette branche est éteinte en pays Toy. Nous avons donc affaire ici à un véritable enfant du pays, qui d'emblée, avec une humilité évidente, ne souhaite pas que l'on parle de lui. Pourtant, il est l'une des dernières références du pays, à la fois omniscient et conteur, témoin éclairé depuis ses années de retraite et passionné par l'histoire de nos vallées. Comme tout le monde peut s'en douter, le patronyme de Laffont (Houn en patois) rappelle la fontaine, la source. Il suffit alors de prononcer le nom Esquièze ou celui de Sère pour constater que cette source regorge de connaissance. Il fait deux années de primaire, à Luz, dont il ne garde aucun souvenir. À l'âge de huit ans, il quitte son beau village, et n'y reviendra qu'après ses études secondaires et universitaires et aussi après quarante ans de carrière à Paris. Son oncle Boyrie, corrézien, marié à sa tante, était directeur du groupe scolaire de Luz. C'est lui qui

conseille à ses parents de l'envoyer dans un collège. C'est finalement St Pé qui sera choisi. Il rentre en 6ème et effectuera sa scolarité jusqu'à la Philo, comme on disait à l'époque. Le baccalauréat en poche, il part quatre ans en faculté de droit à Toulouse et ressort avec une maîtrise. Il passe alors un certain nombre de concours, comme les finances et la poste : « Mais à l'époque, les finances, c'était mal vu » Brillamment reçu, il entre alors aux PTT et rejoint le ministère concerné, en tant qu'inspecteur, mais surtout comme rédacteur dans le service juridique du ministère. Quand on évoque son nom au pays, beaucoup pensent qu'il est historien. Que nenni ! Dominique Henri est avant tout un juriste et il a effectué toute sa carrière comme tel. « Dès mon arrivée à Paris, je suis reçu par le patron, un grand seigneur, Monsieur Jean Davezac, issu d'une illustre famille des Hautes-Pyrénées, qui me dit : je vois que vous êtes originaire d'Esquièze, mon oncle a été curé d'Esquièze-Esterre. Je me suis empressé de vérifier et j'avoue avoir été très content de trouver à Paris, quelqu'un qui connaissait Esquièze. Il était mon patron, mais nous avions une certaine complicité. Il m'aidait pour mes présentations. Je suis donc resté comme

rédacteur juridique dans ce ministère. Cela me plaisait. Je faisais beaucoup de consultations et j'étais souvent interrogé sur la légalité de tous les projets de textes. Petit à petit, j'ai gravi les différents échelons, pour devenir à terme, chef du service juridique et du contentieux du ministère des Postes, avec une trentaine de juristes pour m'accompagner. J'avais une action nationale, et j'aimais les contacts avec les avocats et je plaçais devant les juridictions administratives comme commissaire représentant les PTT. À ce titre, je me déplaçais souvent. Par exemple, quand j'allais à Pau, et que je devais rester pour la nuit, je venais directement à Esquièze ». On peut donc bien comprendre que très tôt, il allait afficher une certaine propension pour l'écriture. « Pendant toutes ces années, j'ai fait en sorte de ne jamais oublier le patois. J'ai une anecdote à ce sujet. Je me suis retrouvé une fois au quartier Saint-Germain, à Paris et je rencontre un monsieur qu'il me semblait connaître. Je lui dis, on se connaît ? Moi, je suis originaire de la vallée de Luz. Il me répond, moi aussi et il ajoute : Asi que poudém parlât patouès, persoùno nou counéch. Comme moi, il avait la nostalgie du patois. Il y avait d'ailleurs dans la capitale une association énergique du nom des Bigourdans de Paris, qui m'avait demandé lors d'une fin de semaine à Luz, de leur présenter l'église. Cet amoureux de l'écriture a rédigé de nombreux mémoires. Il crée même un journal, Juris PTT, revue juridique relative à la poste, aux télécommunications et aux technologies de l'information : « Cette revue, qui représentait un travail très lourd, n'a duré que le temps de ma présence. J'aimais écrire, notamment sur le droit des Postes, qui par ailleurs, n'intéressait personne. Il est vrai que pendant les quarante années passées à Paris, je me suis très peu occupé du pays » Aujourd'hui, Dominique Henri, fait partie des quelques sachants du pays Toy. Il aime à rappeler ses référents locaux, comme Vincent Raymond Rivière-Chalan, le colonel Bernard Druenne et ses extraordinaires archives disparues, l'historienne Annie Brives, il rappelle aussi l'archiviste et historien Jean-François Le Nail et enfin Jean-Louis Massoure. Pour ce dernier, il ajoute : « C'est un technicien de la langue. Je consulte souvent son dictionnaire. Mais lui s'occupe avant tout de la partie scientifique, de la syntaxe. Moi, je

connais surtout le patois de tous les jours et c'est l'histoire qui m'intéresse » Ses domaines de prédilection sont le droit et l'histoire locale : « Je me cantonne avant tout à ce que je connais, je suis intéressé par les parties oubliées. Je pense que sur Esquièze-Sère, je suis imbattable, j'ai beaucoup écrit. »

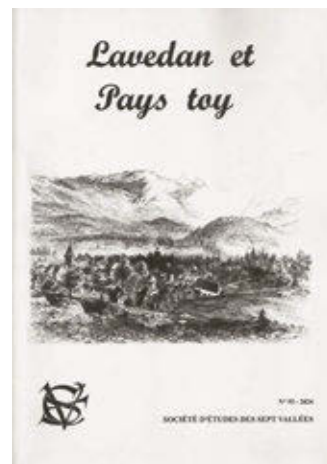
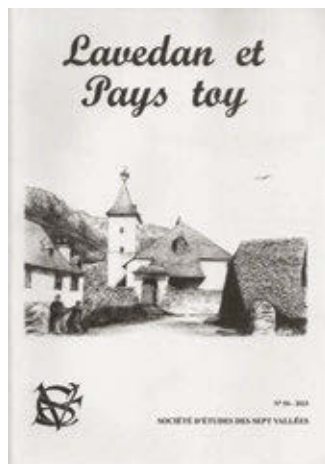


Je constate effectivement qu'il est intarissable sur le sujet. La discussion arrive très vite sur le château, juste au-dessus, il lui suffit de lever les yeux depuis sa fenêtre. J'apprends qu'historiquement, c'est Esquièze qui a dominé. Dans l'Ancien Régime Esquièze et Esterre constituaient la même paroisse. La grande famille Montblanc était originaire d'Esterre. Par la suite, elle est venue s'installer à Esquièze. Jusqu'à la Révolution, il y avait un même curé pour ces deux paroisses. D'après lui, la frontière entre ces deux communes, passe entre les tours du château. Au XVII^{ème} siècle, il y a même eu des gens qui allaient se marier au château. Il cite pour appuyer ses dires, des actes d'état-civil que lui a procuré Céline Bonnal. « Jusqu'à la Révolution, le lieu était tenu par les pères de Saint-Savin, et le curé d'Esquièze devait s'acquitter de la dîme. Avant le château, il y avait un oratoire qui s'appelait Sainte Marie des Castets, ou de la Batsus. À l'époque, on utilisait les promontoires comme Saint-Orens, Saint-Savin ou Sère. Cet oratoire siégeait sur la colline où se trouve le château, qui n'existait pas. Sère date du 11^{ème}, Luz du 12^{ème}. La construction du château se déroula, au XI^{ème} siècle, sous le règne de Centot, comte de Bigorre, et par la suite, le nom de Sainte-Marie fut conservé. C'est étonnant qu'Esquièze ne se soit pas davantage mobilisé pour conserver le château, aujourd'hui acquis par la commune d'Esterre, pour le franc symbolique.

Il y avait d'ailleurs à Esquièze la légende de la danse de Baïard qu'il était interdit de danser si on n'était pas d'Esquièze, même le gendre, qui n'était pas né à Esquièze, n'avait pas le droit de danser. Or, cette danse était liée au château. Et puis, il y a eu les Anglais, venus prendre possession de la Bigorre, après les défaites françaises de la guerre de Cent Ans et la signature du traité de Brétigny, conclu en 1360, entre l'Anglais Edouard III et le roi de France Jean II le Bon. D'après Rivière-Chalan et Druenne, les Anglais étaient bien là, et certains résidents locaux ont même coopéré. Les Anglais furent par la suite chassés. Le château et Esquièze, c'est donc une longue et importante histoire commune, et Esquièze devrait ériger une stèle pour rappeler cette mémoire. »

Après donc près de cinquante années d'exil, Dominique, Jean, Henri Laffont est de retour dans sa maison familiale, tout près de la place de

l'Arole. Après avoir longtemps voyagé, il est alors rattrapé par l'atavisme Toy. La Société d'Etudes des Sept Vallées du Lavedan a publié régulièrement notre Toy dans ses numéros annuels. Celui de 2023 (Lavedan et Pays toy n° 54) traite longuement du village d'Esquièze et de la vallée du Barège au XVIIIème siècle.



En ce qui concerne le dernier thème traité, celui de 2024 (Lavedan et Pays toy n° 55), un ami poète l'avait alerté au sujet d'un article concernant la ville de Luz et la poésie. Il propose alors à cette association, un écrit sur la rencontre à Luz-Saint-Sauveur, de St John Perse et d'Alain-Fournier, auteur du Grand Meaulnes. À l'évocation du premier nom, il lui fut d'ailleurs répondu : « Qui dé aquét » Ces différents documents sont remarquables de précision et de connaissances historiques. En Baredyo n'a pas voulu être en reste et vous propose dans ce numéro d'hiver, un dossier de notre érudit Toy, sur la chapelle et l'oratoire du château Sainte-Marie.

Notre rencontre avec Dominique Henri Laffont fut exquise, guidée par sa grande gentillesse, une humeur égale et un discours sur un ton mesuré. Je me hasarde à lui demander une conclusion : « Tu sais, je suis parti de zéro et je suis parti longtemps. Grâce à l'amour que j'ai pour ce pays, j'ai pu laisser tous ces témoignages. Néanmoins, j'ai un seul regret, celui de n'avoir pas interrogé mon père ».



NOS COMPORTEMENTS, DES DEMANDES, NOS PARTENARIATS

Par Claire RENARD

Oui, contrairement aux autres qui écrivent dans « En Baredyo », mes écrits sont les VÔTRES, car je les soumetts toujours, avant de faire paraître, à ceux que je cite ou mets en avant et je tiens compte des remarques faites en retour sur les risques de mauvaises interprétations, sur des oublis ou des rajouts nécessaires. Si des erreurs se glissent, elles seront corrigées dans la revue suivante, à condition que vous, toujours vous, vous les ayez signalées.

Nous sommes responsables et ... coupables, nous, nous encore nous, nous Toys résidents, Toys revenant pour les vacances, touristes résidents vacanciers, élus locaux, notre comportement entraîne la fermeture de tant de commerces au Pays : Nathalie, Amélie, j'arrête cette si triste énumération...

Et toi, Soizic, combien de temps pourras-tu tenir sans avoir pu rouvrir le restaurant à Héas?

Pourtant acheter ici, bénéficier d'un SAV efficace (merci François, d'autres...), pouvoir essayer sur place, en magasin ou sur le marché, consommer local... une seule différence pour nous : ne plus attendre la livraison par la poste (ou d'autres méthodes de livraisons) d'achats faits sur internet qui finalement nous reviennent plus cher que si nous nous en étions occupés ICI !

Pour leur permettre de vivre et travailler au pays, de s'y dégager un salaire suffisant pour que la famille puisse rester, NOUS pouvons encore arrêter l'hémorragie actuelle, arrêter que le Pays ne devienne qu'un simple lieu de passage pour touristes anonymes.

Notre revue « En Baredyo » est maintenant reconnue comme vitrine du Pays Toy, aussi deux demandes ont été faites pour paraître dans la revue de décembre 2024, les voici :

Et si PLUME avait une deuxième vie ?

Après la fermeture de la librairie Plume, beaucoup d'habitants du Pays Toy ont ressenti le manque. Des personnes non résignées se sont regroupées dans l'Association « Entre Plumes » avec l'espoir de trouver un local adapté pour héberger une librairie associative.

La disponibilité d'un local très bien situé sur la place du marché permet aux membres de l'Association d'étudier la faisabilité du projet, grâce aux dispositifs d'accompagnement présents sur notre territoire.

Contact : entreplumeslibrairie@gmail.com.

Montagnes, Cultures et Avenir :

Décisions prises au cours de l'AG de MCA le 25/10/2024.

Photo prise ce jour-là par Claire R.

Le rapport moral très positif lu par la Présidente, les discussions constructives qui ont suivi, n'ont

pu empêcher le vote à l'unanimité de la dissolution de l'Association. Le peu d'acteurs locaux qui restent ne permet pas à ceux qui assuraient jusqu'à présent de pouvoir persévérer plus longtemps.

Les adhérents de MCA sont invités, à titre personnel, à rejoindre la Société d'Études des Sept Vallées, ne pas oublier son nom entier : SESV-Lavedan et Pays Toy !

Cette adhésion permettra :

- de poursuivre les travaux de MCA dans un contexte plus élargi,
- de continuer à organiser des événements, dans le territoire d'actions de MCA et de la SESV-LVPT,
- de développer les échanges transfrontaliers avec l'Aragon et valoriser le Patrimoine Mondial.

Pour ce faire une commission devra être créée au sein de la SESV-LVPT.

Plusieurs des adhérents de MCA sont déjà adhérents SESV-LVPT, plusieurs ont aussi rejoint leur Conseil d'Administration en juin 2024, gage s'il en est besoin d'une bonne entente efficace.

Des excuses et une demande de compréhension près de vous, SESV-LVPT, la quantité d'articles prévus pour décembre 2024, leurs longueurs, nous amènent à ne pas faire paraître deux articles que nous avons en projet, l'un d'eux est « Émigration-Immigration » partant du ou venant en Pays Toy et l'autre est « Instituteurs à Gavarnie-Gèdre ». Leurs places en juin 2025 ?



LE QUART D'HEURE OCCITAN

Par François PUJO

Trabalh (travail)

Aquesté qué dé pressat coum' u labas en-u platè!
Celui-là, il est pressé comme un schiste posé
dans un plat ! (Jeantou P.)

Sé travailhyé ? T'io, coum' u gat qui s'arrayé !
Travaille-t-il ? Oui, comme un chat qui prend le
soleil !

Et trabalh dap méso è 'ts arrépas à 'r' ôro !
Qué disébé Pierre quand yèrem en retard ta disna
! Le travail avec mesure et les repas à l'heure !
Disait Pierre quand nous étions en retard pour
manger.

Et trabalh dap méso douma qué dé tout nut !
Le travail avec mesure, demain est tout nu !

Et bétilh arremplacé ét pay è 't hilh ! Un levier
remplace le père et le fils ! Ou même sens « Era
masso è ét prépaùt qué soun més horts qu'èt
mestré è ét baylet arréunits ! ». La masse et le
levier sont plus forts que le maître et le valet
réunis !

Erés mas négrés qué hèn mindhya ét pa blanc !
Les mains noires font manger le pain blanc !

Quand ploy, u bet témps t'at baylet! Quand il
pleut, beau temps pour le valet!



Image par Gundula Vogel de Pixabay

Vent

balaguèro : foehn, vent d'Autan : vent chaud qui
vient d'Espagne, se dit également d'une personne
qui parle à tort et à travers, qué dés u balaguèro,
Youan ! Éra balaguèro nou dé yames mourto dé
sét ! La balaguère n'est jamais morte de soif ! E
tu tabé ! Et toi aussi ! Qué disébé Riri

arrémouli : vent qui tourne, faisant virevolter les
feuilles. Ets arrémoulis d'abor qué hèn éra yasso
d'éra nèu. Les tourbillons de l'automne font le
lit de la neige

ayreguè : vent froid et violent, vent d'hiver. Qué
hè leù ayrégué, mayretto, démoûro-t en courné.
Il fait un mauvais vent froid petite Maman, reste
au coin du feu

benplouy : pluie couchée par le vent : « vent pluie
» crainte des couvreurs, mélange de la pluie et
du vent.

bouhado, bouharado : avis de tempête, coup de
vent ou d'alerte (temps, santé...). Qu'a eùt ua
bouhado ! Il a eu une « bouhado » (accident de
santé).

Remerciements

merci : merci. Merci per âro, merci pour
maintenant. O toùtu docteur Lorrain, qué poudét
cambia éra bosté auto, qué dé mourto ! Qué dé
mourto d'ua indigestiou dé « merci per âro » !
Voyons docteur Lorrain, vous pouvez changer
votre auto elle est morte ! Réponse « elle est
morte d'une indigestion de « merci pour
maintenant ». Il ne devait pas souvent être payé
de ses consultations

Courage

Hardit coum' u pesh en-es touyes ! Hardi comme
un poisson dans un buisson !

Sé caù hûye, hûye ! S'il faut fuir, fuyons ! Ou, il
ne faut pas faire les choses à moitié !



Gendre

Ed âsou è et yendré qué soun dués bestiés qui's podén carga ! L'âne et le gendre sont deux bêtes qui peuvent se charger ! (Source Paul P.)

Mourt (mort)

Tout drét ta 'ra bordo dé dabat ! Tout droit vers la grange d'en bas. Chemin direct vers la mort

Mourt et ça, mourto 'ra royo ! Le chien est mort, la rage est morte !

Après éra mourt nou gu'a més dé « s'èyo sabut ». Après la mort il n'y a plus de « si j'avais su » adoubet, ét adoubet d'éra mourt : dernière soirée de lucidité du mourant, qui peut faire croire à une guérison.

Temps

A Gabarnio qué gu'a dués sasous, ed hiber è nousto Damo ! A Gavarnie, il y a deux saisons, l'hiver et notre Dame (le 15 août) ! On peut supposer qu'ils avaient un été très court à l'époque. Cela a beaucoup changé.

A Biélanabo à Nadaù et sou qu'arribé à u oro mench u quart è qué s'en ba méyo oro aban ! À Villenave à Noël le Soleil arrive à 1 heure moins le quart et s'en va demi-heure avant ! Le village est à l'ombre du Bergous

troubéya : neiger à gros flocons avec du vent : voir « tourbéya ». Qué troubéyé én Marmourè, douma én soulè ! Il « troubéye » au Marboré, demain au grenier ! Arrèpourè dé Gabarnio

Pâques marset, àu an hâmi è ét an qui bé més ! Pâques au mois de mars, faim dans l'année et l'an prochain pire !

Loung coumo 'ra hâmi dé may. Long comme la faim du mois de mai. Souligne la faim du mois de mai quand le grenier à foin est vide et la neige n'est pas encore partie des prés. Ou même sens : « May hérédou, ni tougnes ni tougnous ! », mai froid ni miches (pains) ni petites miches ! Ma mère Simone se rappelle avoir vu les vaches sortir à Gèdre au mois de juin avec les « cerceaux » cotes saillantes de la faim

Nuisances

Era lenco n'a nat os, més qué n'a hèt pouda déts gros ! La langue n'a pas d'os mais en a fait casser des gros ! (Source François S.)

Més d'âsous, més dé pets ! Plus d'ânes, plus de pets. Plus de fâcheux, plus de nuisances

Passer du coq à l'âne !

Passa dét Ase t'at Sardeilh ! Passer du sommet de l'Ase au sommet du Sardeilh ! Un peu de géographie, les deux sommets sont opposés des deux côtés de la vallée de Luz.



Image par Pfüderi de Pixabay

DÉCÈS DU 03/11/2023 AU 15/11/2024



FOURTINE Henriette, née HAURINE, 90 ans. Gèdre. 23/11/2023
CRAMPOU Yvan, 62 ans. Chèze. 15/11/2023
TREY Gisèle, née BORDE, 96 ans. Luz-Saint-Sauveur. 16/12/2023
CULOUSCOU Marguerite, née CAYRÉ, 94 ans. Gèdre. 18/01/2024
DESTRADE Lucien, 64 ans. Betspouey. 27/01/2024
ARANJO Lisa, née MASSOURE, 92 ans. Luz-Saint-Sauveur. 07/02/2024
GRANDSIMON Laurent, 57 ans. Luz-Saint-Sauveur. 16/02/2024
JOUANOLOU Jo, 89 ans. Sers. 11/03/2024
NOGUÈRE Simon, 32 ans. Sers. 25/04/2024
BLAYOT Bruno, 71 ans. Luz-Saint-Sauveur. 13/03/2024
CAZAUX Raymond, 79 ans. Barèges. 22/03/2024
BELMAS-GAUDERIC Bernard. Luz-Saint-Sauveur. 27/03/2024
LAFFONT François, 89 ans. Esquièze-Sère. 10/04/2024
BARRÈRE Michel, 78 ans. Gèdre. 20/04/2024
BORDÈRE-ANDRÉOU Henri, 83 ans. Gavarnie-Gèdre. 16/05/2024
DUPOUY Inès, née GOBBINI, 85 ans. Luz-Saint-Sauveur. 07/06/2024
CAZAUX-PALU Henri, dit Ricao, 96 ans. Betspouey. 14/06/2024
BAUDICHON Simone, née VERGIER, 100 ans. Esquièze-Sère. 28/06/2024
PÉRÉ Henriette, née FARBY, 92 ans. Esquièze-Sère. 17/07/2024
LELOU Joseph, 88 ans. Esquièze-Sère. 24/07/2024
FÉDACOU Germaine Angèle, née LONCA, 86 ans. Sazos. 14/08/2024
SOUBIROUS René, 68 ans. Grust. 17/01/2024
SOUBIROUS Marthe, 71 ans. Grust. 20/04/2024
TARRIEU Maria, née THEIL, 100 ans. Grust. 04/01/2024
THEIL Françoise, née LESTERLE, 74 ans. Esquièze-Sère. 29/07/2024
CUMIA Pierre, dit Pounce, 87 ans. Betspouey. 13/08/2024
LABIT Pierre, 94 ans. Gèdre. 12/08/2024
HONTA Bernard, 86 ans. Viella. 02/09/2024
LONCA Marie Rose, dite CO, 97 ans. Sazos. 16/09/2024
LARROZE-LAUGA Jacqueline, née MIDAN, 81 ans. Sazos. 20/10/2024
ARTIGALET Arlette, née JEHANNIN. Luz-Saint-Sauveur. 21/10/2024
SÈRE Raymond, 70 ans. Sazos. 25/10/2024
CASTAGNÉ DE CLOZE Henri, 86 ans. Luz Saint Sauveur. 12/11/2024
DANIEL Jean-Philippe, 66 ans. Barèges. 14/11/2024

Le Comité de rédaction remercie tous ceux qui ont bien voulu, et rapidement, prendre la suite de Laurent Majesté, celui-ci ne pouvant plus assurer cette rubrique dont il s'occupait avec conscience et grande vigilance, nous y étions très sensibles.

ICI, MAINTENANT, AU PAYS

Par divers contributeurs

Toujours en vrac, vous avez pris l'habitude des brèves, quelques-unes très courtes, d'autres plus que longues, elles le méritent... Il n'est pas possible de dire un mot pour chaque animation de notre Pays, il y en a tellement et quelquefois en même temps, que le choix est difficile !

MUSTURET

DU MOULIN AU FOUR :

Renée Enjalbert

Dans l'exemplaire « En Baredyo » de juin 2024, rubrique courrier des lecteurs, j'ai lu une rectification de Josette Buisan à propos de **gâteau de maïs**. Cela me rappelle les pâtisseries que confectionnait ma mère Odette Bel. Du coup je vous propose sa délicieuse recette, variante du **musturet** (ou mesturet) local, qui date d'une bonne soixantaine d'années et que je confectionne encore très régulièrement en hiver. C'est un bon moyen pour partager les traditions et les amitiés !



Mélanger successivement : 300g de farine de maïs, 200g de farine de blé, 6 œufs, 150g de beurre fondu, 1/2 litre de lait tiède, une pincée de sel, 1 sachet de sucre vanillé, 200g de sucre. Verser dans un moule antiadhésif. Mettre au four à T=170°C durant 1h30. J'utilise un moule rond (diamètre 26cm, hauteur 6cm). Cela permet d'avoir à la sortie du four une plus grande surface de savoureuse croûte dorée.

Le musturet se démoule très facilement car il se rétracte lors du refroidissement. Quand il est prêt à être dégusté, pour la présentation, saupoudrer de sucre glace. Le musturet s'apprécie très bien s'il est tout seul, mais aussi avec un café, un yaourt nature, une salade de fruits..., ceci en famille ou avec des amis. Il se conserve plusieurs jours sans problème. Son goût reste à la fois particulier et inoubliable.

LES RAMONDIAS

Après le « dur » travail de la vente au marché, le réconfort d'aller au bistrot ! Et après ça certains diront qu'on s'y ennuie...



UNE RENCONTRE EN MONTAGNE

Une rencontre faite par votre Chargée de communication, heureuse !

C'était un régal pour moi de rencontrer une jeune fonceuse réalisant ce dont j'aurais été bien incapable autrefois, question de génération : partir seule d'Alsace sac à dos chargé, faire le tour de France par les montagnes, marcher, bivouaquer... Ce jour-là sur le GR 10, la voici dressée et couronnée par le Soum Blanc de Sécugnac, quel est le plus beau des deux ?

Sa réponse à son arrivée au bout du GR 10 :

« C'était un grand plaisir de vous rencontrer sur les sentiers de ma randonnée, merci beaucoup pour la photo souvenir. Je participerais bien sûr avec plaisir à votre revue si cela vous intéresse.

De mon côté j'ai terminé cette magnifique aventure la semaine dernière et j'en ressors les étoiles pleins les yeux de paysages et de rencontres tous plus différents et superbes les uns que les autres. Mon arrivée à Hendaye. »



ACTIVITÉS

Juste deux parmi tant d'activités des Amis du Pays Toy

Auprès de la plus jeune avec seulement 63 printemps, auprès des plus âgées dépassant largement les 92, l'atelier mémoire remporte un franc succès et ... elles n'oublient pas de venir, c'est tout dire !!!



D'autres fois c'est la surprise de les trouver en pleine partie de belotes, elles m'ont très gentiment autorisé la photo de leurs sourires heureux :



EXPOSITION DE JUIN AU FORUM

À nos soldats — D'un conflit à un autre

André Haurine – Christian Dupire

Cette exposition est composée de deux parties :

La première présente les 16 soldats de Sazos morts pour la France. Vous y retrouvez les circonstances et les lieux de leurs dernières batailles.

La deuxième évoque la vie quotidienne des grands oubliés de l'histoire, absents de la mémoire collective.

Ce sont ces 1 850 000 prisonniers partis en captivité en juin 1940 et détenus durant cinq années pour 1 500 000 d'entre eux.

Certains ont décrit cette période en réalisant des aquarelles, des dessins, des objets.

Nous vous présentons ici les témoignages du soldat Paul PETIT (1920-2009), prisonnier en 1940 à l'âge de 20 ans. Fait prisonnier

le jour de son incorporation en mai 1940, il passe cinq années dans divers stalags près de Dantzig.

À travers ses œuvres réalisées en captivité, il dépeint les moments d'épreuves, de souffrances, mais aussi d'espérance.

Il deviendra artiste peintre de renommée mondiale et exposera à travers le monde : Paris, Londres, Cologne, New-York et bien sûr dans sa région, la baie de Somme.



du 26-06-1940
au 06-11-1940



RENCONTRE AVEC LES CHERCHEURS

Samedi 12 octobre 2024.

Association Guillaume Mauran et Société d'Études des Sept Vallées-Lavedan Pays Toy.

Pour sourire : les chercheurs ont bien cherché !

Sans être jamais affirmatifs tant qu'ils n'en n'ont pas la preuve formelle, ils nous ont fait part soit autour et dans les églises de Sazos et de Luz, soit au Forum de Luz lors de brillants exposés, de l'état de leurs recherches et surtout de ce qu'il restait à mettre au jour. C'est un tel régal quand on déniché des pépites dans des archives totalement oubliées au fond d'une malle ou un linteau dans une ruelle ou au bord d'un sentier en montagne, enfin la pierre sculptée taillée preuve irréfutable !

Notre plaisir à nous de l'Économie Montagnarde fut de pouvoir offrir ce « verre de l'amitié » du Pays d'Ici, reconnaissant pour l'ampleur et la qualité de leur travail.



18 & 19 OCTOBRE 2024

La foule présente le 19, plus de 160 personnes, peut témoigner de l'émotion provoquée par les intervenants, émotion déjà ressentie la veille par plusieurs.

Et bien sûr **LE** film « **Passeurs d'espoir** » sous sa forme récemment restaurée.

Tout au long de son visionnage, à plusieurs reprises dans la salle, l'un ou l'autre ne pouvait se retenir d'un début d'applaudissement à l'apparition à l'écran de celui dont il se souvient si bien, avec tant d'admiration pour l'œuvre accomplie et « parce que c'était lui, parce que c'était moi... ».

Ce film a été tourné en 1982, plusieurs ont accepté, 40 ans après, de rejouer le rôle qui avait été le leur. D'où choix à faire de certains de ces passages hasardeux, des chemins à prendre, leurs préparations, les réunions pour analyser les difficultés prévisibles et savoir y faire face au moment voulu, l'envie aussi des anecdotes amusées liées aux personnalités évoquées...

Bien sûr ce film est révélateur de la date, 1982, où il a été réalisé, aussi une femme est présente dans cet environnement masculin, mais sous sa forme mignonne (oui, oui, messieurs, ne bondissez pas, on vous aime quand même), fragile, courageuse, ayant besoin du secours de l'homme dévoué, toujours là pour la soutenir physiquement.

Nous sommes en 2024 et j'ai entendu la voix trembler, proche des larmes, au souvenir de la mère, de sa présence indéfectible autrefois, sûre ; j'ai entendu ce jour-là, 19 octobre, l'évocation faite tout naturellement de celles qui avaient compris, accepté, le départ nécessaire de leur homme et leur obligation à elles d'assurer les travaux de la ferme, la survie des enfants, avec toujours présente la peur de représailles, l'angoisse « va-t-il pouvoir revenir ? ».

À toutes, à tous, va notre reconnaissance pour l'engagement passé.

Nous nous souvenons de vous.

Ces rencontres ont pu voir le jour grâce à la Fondation de la France Libre dont Alain MOUCHET et Gilles RAMBACH sont les ambassadeurs.

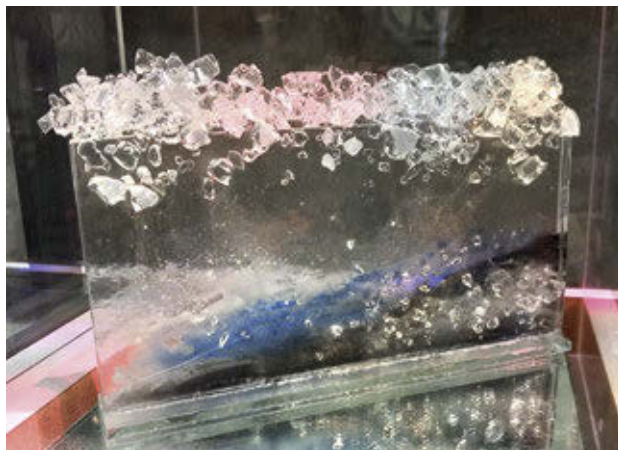
L'organisation préalable, celle du jour même, les 18 et 19, toutes deux réussies, un « plus » bien venu pour entretenir le devoir de mémoire. À vous aussi, les organisateurs, merci.



ÉLÉMENTS 4

De début juillet à fin août, deux mois pour s'émerveiller, voir les visiteurs venir et revenir encore, leur admiration pour ce lieu qui se prête si bien à une telle exposition mise en scène avec le respect que l'on doit à une église consacrée, c'est le cas de la chapelle Saint Joseph, dite Chapelle Impériale, à Saint Sauveur.

Une œuvre illuminée par la lumière tombant du vitrail.



Les 4 artistes et leurs admirateurs le jour du vernissage.



C'est fini, tout est bien protégé, remis en voiture, à l'année prochaine ?

HÉAS AVANT/APRÈS

Nuit du 7 septembre 2024, angoissante, traumatisante et puis l'être humain est ainsi fait, il répare, repart.

Les photos prises au moyen d'un drone sont de Cyprien Gay (famille Vallier), merci à lui pour ce témoignage.

La Chargée de communication se fait la porte-parole du comité de rédaction qui aimerait beaucoup une collaboration encore et encore de sa part, oui ?



Même lieu, des cailloux maintenant...



La Chapelle n'a pas souffert, mais son environnement...



avec ou sans arbre...



pour créer un passage puisque le pont a été emporté...



Célébration de la dernière messe de l'abbé **Vincent Fouchou** pour cet été. Il était présent de début avril, jusqu'à début novembre, « fidèle au poste », comme à son habitude.

Et l'an prochain ?

Seulement, a-t-il répondu, si les yeux d'une personne de 89 ans le permettent.

Vincent considère que son ministère ne peut s'effectuer sans un engagement total, nous le savions tous de lui.

ADIÙ « RICAO », LE DERNIER DES CHAMPIONS TOY

Le 14 juin 2024, Henri Cazaux est décédé à Lourdes.

Avant de s'implanter au hameau de Barèges, la famille Cazaux Palu, était originaire de Betspouey. Cette famille a donné au pays Toy de nombreux skieurs émérites et a fait rayonner Barèges et la vallée de La Batsus au-delà des frontières bigourdanes. Le père, Jean Cazaux-Palu a fait partie des premiers moniteurs de ski de



Barèges. Il prend la direction de l'école de ski en 1937. Auparavant, en 1921, il fut également au départ du club de ski l'Avalanche de Barèges. Son fils « Ricao » était un skieur de talent. Aux Championnats de France de Serre Chevalier, en 1950, il remporte le titre national de slalom. Le premier à le féliciter, dans l'aire d'arrivée était un certain Urbain Cazaux. Les deux années 1949 et 1950 furent ses plus belles années de ski, durant lesquelles il accéda au top 10, de nombreuses compétitions nationales et internationales. Fidèle à Barèges, il créa l'hôtel de l'Igloo, cruellement emporté par la crue du Bastan du 18 juin 2013. Digne successeur de François Vignole, « Ricao » était beau sur ses skis. C'était un magnifique spectacle, comme en témoigne cette photo prise par Jacques Delerue pour Artpyr.

Barèges 7 juin 1948 - Assis devant le Café du Funiculaire à Barèges, « Ricao » aimait retrouver ses amis d'enfance. Il est ici entouré des deux sœurs Nérin, Zoé et Marcelle. On reconnaît de gauche à droite : Jean Pouts de Cauterets, Françoise Ricard, Zoé Nérin, Henri « Ricao » Cazaux, Marcelle Nérin. Devant elle, Jacques Cazaux (frère de Ricao) et Claude Trey. À la fin de cet été 1948, « Ricao » deviendra membre de l'Équipe de France de ski Alpin.



DAVID CONTRE GOLIATH

de

Par Guy LACOMBE Guylaco39@gmail.com



Tous les villages de France ont leur histoire, leur personnalité, des administrés parfois hors du commun. Esterre jouxtant Luz St Sauveur, village d'entrée de La Bat-sus n'y échappe pas.

En 1938 naquit Michel Planté fils de Pierre et Anna Planté. Petit dernier d'une fratrie de cinq frères et sœurs : Louis, Henriette, Jeannette, Josette, et Christian. Tous nés à Esterre. L'activité des habitants de la vallée reposait à l'époque essentiellement sur l'élevage. Le tourisme et l'attrait de la montagne n'étaient réservés qu'à une catégorie de privilégiés contribuant au développement du métier de guides et à la découverte des plus hauts sommets.



Classe à Esterre 1953-1954

Monsieur Planté père exerça le métier d'instituteur à Esterre. A ce titre il avait en charge de transmettre son savoir à sa propre descendance ou une double responsabilité, éducateur et père. Sa femme tout en assurant son rôle de mère de famille nombreuse travaillait chez son frère Eugène Sabathié à Luz où elle perfectionna ses compétences en charcuterie et acquit ses talents de cuisinière.

Dès l'adolescence Michel, le petit dernier, fut doté d'un physique singulier. Une forte corpulence attirait l'attention. Mesurant 1,90m,

des mains imposantes, les mauvais esprits, parlaient sans respect de ses « battoires », chaussant du 47 ou 48, des traits épais et des lèvres charnues ne pouvaient qu'impressionner. Les jeunes touristes logeant dans les gîtes du village l'avaient surnommé « l'Ogre ». Certainement par peur et bêtise car l'homme était foncièrement gentil. Il contournait certainement les mouches pour ne pas les tuer... Pour l'avoir vu à table rien n'autorisait de le confondre avec Gulliver.

Côté études Michel ne manifesta pas d'attirances particulières pour les humanités mais obtint le Certificat d'Études sans trop de difficultés.

Durant sa jeunesse entraîné ou entraînant, ses facéties n'ont pas été oubliées. Chahuter était dans ses gènes. Sans doute n'avait-il pas grand-chose à apprendre dans ce domaine. Du fait de sa taille les garnements du village le poussaient en avant. Ils l'avaient surnommé « Elenquin de Planté » ou « Pétard » (?). Leurs tapages dans les ruelles d'Esterre, notamment à la maison Camarotte finirent parfois par un pot de chambre sur la tête. Qui n'a pas tapé étant jeune sur une porte et pris ses jambes à son cou ? En été, avec un ami estivant, il chassait les campeurs installés sauvagement dans les prés sans autorisation. Les menaçait avec un pistolet en plastique... Était-ce efficace ? Non il s'amusait il aimait rire.

Comme tout citoyen français il fut appelé sous les drapeaux et partit en Algérie. Il y demeura de longs mois dans une ferme à la campagne. En rentrant il se vanta de ne pas avoir tiré un seul coup de feu. A défaut de courir, monter, descendre les djébels algériens il y passa son permis de conduire laissant à son retour en France beaucoup de personnes dans l'expectative. Mais où a-t-il donc passé son permis ? Ayant toujours vécu à la campagne il manifestait au volant une certaine méconnaissance des règles routières élémentaires. Il ne connaissait pas le sens des feux tricolores. Un jour parti à Tarbes

avec sa tante Julie il inversa le vert et le rouge. Il s'arrêta au vert et passa au rouge. L'agent en faction lui rappela vertement la signification des couleurs. La circulation n'étant pas ce qu'elle est aujourd'hui, il n'eut droit qu'à un rappel à l'ordre.

Michel n'ayant pas de métier ou activité particulière son père acheta dans le Gers une petite exploitation agricole de 3 hectares à Laguian-Mazous. Le cheptel Planté comprenait : une vache, un veau, des canards et quelques poulets. Au marché ne faisant pas la différence il vendait des canards pour des cannes. On imagine la déception des clients une fois à table le goût de ces animaux aquatiques mâle ou femelle n'est pas le même. Les affaires ne devaient pas être florissantes puisqu'ils ne restèrent dans ces lieux que deux ans. Ou avaient-ils le « mal du pays ? » Un trait de caractère : naïf et physiologiquement maladroit, encombré de son corps. Ce qui peut expliquer son absence d'attrance pour la montagne.

Ses parents tinrent longtemps à l'entrée de St Sauveur l'Hôtel Excelsior ouvert durant la période des cures.

Après la courte expérience décevante de la campagne avec son père il revint à Esterre. Là dans les années 60 il ouvrit avec l'aide de sa mère le long de la route de Barèges un petit magasin dans un ancien garage : « Alimentation-Charcuterie ». En dehors du caviste Cazaux c'était la seule boutique du village. La proximité de Luz ne justifiait pas d'autres commerces. Il était l'exception et semblait avoir trouvé sa voie. Sa mère formée en famille chez Sabathié lui apprit à cuisiner : le boudin, la saucisse, le pâté, les rillettes et l'élève fini par dépasser le maître. A ce savoir faire il ajouta un rayon alimentaire diversement achalandé. Qui ne s'est jamais rendu chez Michel pour un dépannage ou une nécessité urgente ?

C'est ainsi qu'il développa progressivement sa clientèle locale et touristique. L'été les campeurs étaient nombreux à passer son pas de porte. Bien sûr durant les vacances, nous touristes, n'allions que chez Michel acheter sa charcuterie délicieuse. Au début il tuait lui-même le cochon aux abattoirs de Lalanne puis les normes sanitaires évoluant il les acheta. Équipé d'une Estafette il se rendait



dans les villages de la vallée c'est ainsi qu'on le vit notamment à Sazos, Grust et au marché place St Clément à Luz le lundi pour vendre ses spécialités. Comment faisait-il pour se tenir debout, 1,90m dans son petit fourgon les jours du marché ? De profil la tête lui tombait sur la poitrine une position peu confortable mais c'était le prix à payer pour écouler la qualité de son savoir-faire.

La roue de la vie tournait. Il connut à son tour et à ses dépens les blagues imaginées par les enfants du pays. Un jeu consistait à ouvrir faiblement la porte du magasin pour que le contacteur en haut de celle-ci déclenche une alarme annonçant l'entrée d'un client. Ce qui l'obligeait à venir dans le magasin pour constater qu'il n'y avait personne. Ce petit jeu répété maintes fois le conduisit à balancer depuis le 1er étage, au-dessus du magasin, un sceau d'eau sur la tête des malandrins pris en flagrant délit. L'humidité tombant du ciel eut raison de ces plaisanteries.

Une autre fois venant acheter du jambon je vois Michel derrière son étal un bandage autour de la main.

« - Que vous est-il arrivé Michel ? Vous vous êtes coupé la main avec un couteau, une machine ? - Non, non répond-t-il. Hier j'ai

regardé un film d'actions chez les voisins et lors d'une scène l'acteur principal a donné un grand coup de poing dans un rideau qui bougeait et il a descendu un homme caché derrière.

- Oui et alors ?

- Après le film lorsque je suis rentré chez moi, dans la pièce un de mes tablier blanc pendu bougeait étrangement. Sans hésiter j'ai donné un bon coup de poing dedans. Il était accroché à un poteau en bois et je me suis bien abimé la main. » Ça n'était pas un film.

Une des meilleures références qu'il put avoir dans sa clientèle fut un journaliste qui travailla à l'ORTF – TF1 – France Inter – Europe 1. A l'époque il commentait le Tour de France pour le journal l'Équipe, monsieur Jean Amadou en personne. Humoriste/journaliste/écrivain/chroniqueur radio et.... Mesurant 1,93m. Enfin un client à sa hauteur. Chaque année au passage du Tour il s'arrêtait pour acheter de la charcuterie et repartait emplettes faites. Incontestablement un connaisseur et homme de goût.

Il ne manquait pas de nous faire rire par naïveté, un de ses charmes.

Un jour d'août en fin d'après-midi un de mes amis entre dans son magasin, ils se connaissaient. « - Bonjour Michel, je voudrais de la mayonnaise.

- Michel : vous la voulez en tube ou vous la voulez en pot ?

- En tube SVP.

- Ah ben je n'en ai plus !

- Et bien donnez-là moi en pot,

- Ben je n'en ai plus non plus... »

Puis vint le déclin. Les modes de consommation changeaient. L'offre du tout en un aux meilleurs prix de la grande distribution déferlait dans les villes et les campagnes. Assis sur la margelle de son magasin je l'entends encore me dire pis que pendre de ces enseignes qui tuaient un à un le petit commerce. Qui privilégiaient le prix à la qualité. Qui confondaient origine du produit et respect du consommateur au bénéfice du rendement. Combat inégal pour le moins.

Un jour d'août, fin des années 90, de retour au pays le rideau de « l'Alimentation-Charcuterie » était fermé, Michel Planté avait jeté l'éponge. L'homme nous manquait déjà.

Ayant perdu ses parents et vivant seul il rendait visite fréquemment aux Pratdessus ses voisins. C'était son salon, ses amis, il changeait d'air, s'épanchait et les faisait rire. Le maître des lieux, Jeantou Pratdessus atteint d'une maladie incurable avait en ce célibataire un confident, un interlocuteur qui lui tenait compagnie presque quotidiennement. Michel a toujours fait preuve d'un grand savoir vivre et d'une sincère gentillesse. La profonde amitié qu'ils lui portaient les conduisit à partager leurs vacances avec ce voisin attachant.

Soigné pour un cancer il décéda seul à l'hôpital de Lourdes. Une figure connue de tous à Esterre et les environs disparaissait sans bruit. 1936-2015.



GÉRARD BOR

« So de Ratatouille »

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr



Gérard, Basile Bor est né à Tarbes, le 3 mai 1941. Il est issu de la famille Bor-Sévely, une vieille famille du village de Loupia, près de Limoux, dans l'Aude. Son grand-père Pascal, Basile, tenait le café du village. Son père Georges, François, né à Loupia, le 19 août 1912 avait fait des débuts brillants dans les cuisines du célèbre Hôtel de Paris, palace de Monte-Carlo, avant de créer sa propre entreprise à Tarbes. Le parcours de cette famille, cuisiniers de père en fils est passionnante. Gérard, un inconditionnel de Gavarnie, village dans lequel il a passé une grande partie de son enfance, est maintenant connu et reconnu au pays Toy. Il a tenu l'auberge du Maillet, en haut du cirque de Troumouse pendant 14 ans. Il laisse également une importante trace de son séjour en pays Toy avec l'ouvrage dédié aux recettes oubliées de nos montagnes. Son frère Michel, Georges, né à Tarbes le 29 juin 1942, était également un brillant sujet, puisqu'il fut le dernier chef cuisinier du prince Pierre de Monaco, père du prince Rainier III.

Comment donc toute cette famille s'est-elle retrouvée dans nos montagnes ? Gérard se lance dans une longue explication et remet en ordre la chronologie : « Avant d'en arriver là, il faut que je te raconte comment nous, les émigrés de l'Aude, nous sommes parvenus en Bigorre. Mon grand-père est une victime de la guerre de 14-18. Il était vigneron dans le petit village de Loupia, dans l'Aude. Quand il est fait prisonnier, ma grand-mère, sans revenus, part à Lourdes. En effet, elle avait, dans la cité mariale, un oncle et une tante qui étaient boulangers. Ils l'ont fait venir à Lourdes, car elle savait mener le cheval dans les vignes. Elle faisait donc les livraisons dans tous les hôtels. Son fils, mon père Georges, avait 5 ans. Par la suite, il fait son apprentissage de cuisinier à Lourdes. Il rencontre alors une famille d'hôteliers de la Côte d'Azur, qui lui propose de venir à l'hôtel de Paris à Monte-Carlo, dès son apprentissage terminé. Après l'Aude et Lourdes, notre chemin passera donc par Monaco. C'est à cause de cela, que moi aussi, je suis devenu cuisinier. » La famille se retrouve par la suite à Tarbes. C'est là que naît Gérard, en 1941, suivi de son frère Michel, en 1942. « L'hôtel où travaillait mon père était en plein centre de Tarbes. Il y avait des réfugiés du Nord de la France. Un jour un monsieur dit à mon père que dans le Nord, ils n'avaient pas beaucoup à manger. Mon père, alors cuisinier-pâtissier est aussi devenu conserveur, pour expédier ses conserves dans le Nord. À la suite de cette demande de conserves, il se lance dans la charcuterie, et il propose les premiers plats cuisinés de Tarbes. L'affaire familiale de Tarbes prend de l'ampleur, elle ouvre même le dimanche, ce qui va lui attirer quelques problèmes, car cela ne se faisait pas à l'époque. » Pendant la dernière guerre, un certain Pierre Laporte, résident de Gavarnie, était apprenti

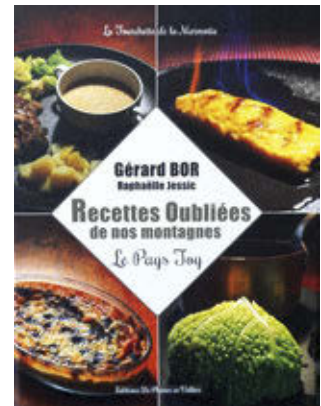
coiffeur à Tarbes. Le père, Georges Bor, était alors, chef cuisinier dans l'hôtel de Tarbes, qui portait l'enseigne prémonitoire dénommée, hôtel le Gavarnie. Le père de Gérard allait chez ce coiffeur et il sympathise avec l'apprenti de Gavarnie. Il lui propose alors de l'héberger et de lui fournir le couvert. « Pierrot » accepte et en remerciement de cette générosité, il s'occupe de la vaisselle, le soir à l'hôtel. À la fin de la guerre quand « Pierrot », remonte à Gavarnie, il parle de cette relation avec le chef Georges Bor. Ses parents mettent alors à disposition leur ferme qu'ils avaient à Gavarnie, à côté du presbytère de l'église. C'est donc là, en 1946, que va s'installer toute la famille. La nouvelle entreprise prend forme. Toute cette belle période est d'ailleurs racontée dans cette revue, par Gérard Bor lui-même. En 1955, Gérard démarre sa formation aux métiers de la bouche dans l'affaire familiale : « J'ai fait cette carrière de cuisiner, car mon père avait travaillé dans les palaces avant la guerre. Il avait gardé de cette période d'excellents contacts. Dès que j'ai été en âge de travailler, il m'a confié, en 1959, à ses anciens collègues. C'était mon premier poste, comme commis dans la prestigieuse brigade de cuisine de l'hôtel de Paris à Monte-Carlo. Par la suite, l'essentiel de ma carrière a donc été effectuée dans le monde particulier des palaces. » En 1961, Gérard Bor fait son service militaire dans la marine en qualité de matelot cuisinier embarqué. En 1963, il débute un tour de France dans différentes brigades de cuisine de palaces, Vichy, Évian, Paris, Strasbourg et Bâle. De passage dans l'Est, il en profite pour embarquer dans l'aventure, sa future femme, Monique, une franche Comtoise de la frontière suisse, l'autre pays du fromage. Mais le monde est ingrat. Il naîtra trois filles, sans qu'aucune ne soit attirée ni par l'odeur du piano ni par le maniement de la

mandoline. Gérard doit vite interrompre son séjour bucolique en Alsace. En 1967, son père le rappelle et il reprend l'affaire familiale. Mais chez les Bor, on déteste le travail de routine. On est curieux, sans cesse en soif d'innovation et Gérard décide aussi de transmettre : « Quand je vois les jeunes, je constate hélas que la partie humaine est totalement oubliée. À mon époque, il y avait des rencontres incroyables. » En 1970, il intègre l'Éducation Nationale en tant que professeur d'hôtellerie cuisine. Puis en 1972 se produit une autre orientation de notre chef, pour le moins surprenante. Au Maillet, au pied du cirque de Troumouse, il existait un centre pastoral, avec une grange et une petite hôtellerie. Le maire de Gèdre de l'époque, Jean Prissé, cherchait un responsable pour l'aider à relancer l'auberge, un peu en sommeil après le passage d'un Alsacien, peu concerné. Proposé et appuyé par le syndicat de l'hôtellerie de Tarbes, la famille Bor prendra alors de la hauteur. Elle restera 14 ans au Maillet (1972-1986). Mais, en 1975, il va se produire un événement majeur de la vie professionnelle de Gérard Bor. Il entre dans la plus ancienne association gastronomique mondiale, dont le rôle est d'œuvrer pour le rayonnement de la haute cuisine française dans le monde. C'est un tournant important dans la vie de Gérard. Il entre à l'Académie culinaire de France. Il est chargé de mission de l'École d'apprentissage de Toulouse en 1976 et membre de l'équipe de recherche sur l'étude de la cuisson des aliments par rayonnement solaire. Il faut croire que l'ambiance particulièrement tendue d'une brigade lui manque, car son frère Michel, alors responsable d'une agence de séjours de vacances, lui propose en 1981, d'être conseiller culinaire à bord de paquebots de croisière naviguant sur les mers du globe. Du pôle Nord à St Pétersbourg, il découvre la diversité d'autres cuisines. Il est cofondateur de l'association gastronomique bigourdane, « Les tables du lys ». Il est élu membre titulaire de l'Académie culinaire de France en 2005. Il sera élu secrétaire général de cette académie et occupera ces fonctions de 2011 à 2015. Il en sera élu membre émérite en 2015 et membre du Grand cordon d'or de la cuisine française à Monaco. C'est alors l'apothéose. Depuis 2018, il est élu membre chevalier de l'Ordre Mondial de l'Académie culinaire de France et membre du Grand cordon d'or de la cuisine française à Monaco.

Arrivé à Gavarnie à l'âge de 5 ans, il aime à rappeler qu'il a été livreur de l'hôtel des Voyageurs, mais aussi enfant de cœur à l'église Notre Dame du Bon Port. Cette église se trouve sur l'un des itinéraires menant à St-Jacques de Compostelle. Faut-il trouver là la raison, pour laquelle, il a souvent pris son bourdon de pèlerin ? Mais un bon pèlerin revient toujours à son premier campement. Très attaché à

ses deux cirques frontaliers, Gérard Bor aime revenir saluer dès qu'il le peut, les descendants de chez Laporte, Michel Gabail ou les « Mahon ». Il n'oublie pas non plus son grand copain « Minet » de Betpouey, celui de chez Lort, avec lequel il n'a que trois jours de différence.

Gérard Bor a de la mémoire et malgré les fréquentations régulières des grands de la cuisine de ce monde, il n'oubliera jamais ce petit coin rugueux de nos montagnes. Pour réaliser sa cuisine, il a toujours su sublimer les 5 fleurons bigourdans que sont le mouton AOP Barèges-Gavarnie, le porc noir de Bigorre, la poule noire d'Astarac, l'oignon doux de Trébons et le haricot Tarbais. Alors si vous voulez en savoir plus sur le secret de ses recettes rustiques ; la soupe de Caoûlet, le Bérretou dé chichous, le pastet lardé, les truses, l'omelette comme au Coueyla, l'œuf au plat comme Thrésia, le pot-au-feu du Soubralet, le paët de mouton dé Mignolet, la Truffo d'Anna Déneige, la fricassée de mouton à la mode de Paudet ou enfin la petite pièce de poésie, le merveilleux Epigramme de mouton Pastoûro, le plat roi inventé et célébré au Maillet ; procurez-vous le bréviaire des recettes oubliées de nos montagnes, et plus particulièrement du pays Toy. En cette période d'agape et de festin annoncée, vous aurez très certainement l'occasion de surprendre vos éventuels convives.



Étoile à 16 branches, l'insigne de l'Académie culinaire de France, représente les services que stipulait Antonin Carême, dont le portrait est gravé en relief dans le médaillon central, nécessaires à la bonne marche d'une grande brigade de cuisine. Les seize pointes dorées disposées en étoile sont reliées par une couronne de laurier. Chaque branche représente une fonction indispensable à la réalisation d'une bonne cuisine, comme les sauciers, les grillardins, les fourniers, les touriers, les cocottiers (service des oeufs), les pâtisseries, etc... Cette Académie de 1500 personnes est présente dans 40 pays, et compte environ 700 représentants en France. Quand on sait que certains fauteuils de cette culte assemblée ont été occupés par Paul Bocuse, Gaston Lenôtre, Joël Robuchon, Pierre Gagnaire ou Pierre Hermé, on peut dire que Gérard Bor a côtoyé l'élite émérite des sommets qu'ils soient de Gavarnie, de Troumouse ou réservés aux grands chefs de ce monde.



TRANCHE DE VIE À GAVARNIE

Par Gérard BOR

De Gavarnie à Buckingham Palace

Je dois à la lecture de l'ouvrage de Céline Bonnal, « les guides de Gavarnie » de faire ressurgir de ma mémoire certains souvenirs de mes jeunes années passées à Gavarnie. Ma famille y arrive au printemps 1946, je venais d'avoir 5 ans, les activités estivales reprenaient lentement après 6 ans d'interruption, les autocars en provenance de Lourdes déversaient dans tout le village, à deux reprises, 10 heures et 15 heures, pour quelques heures, des milliers de touristes qui se lançaient à pied ou à cheval sur le chemin du cirque. Fin juin ou début juillet 1946, en fin d'après-midi dans la rue principale, un monsieur pas très grand m'aborde. Il était habillé d'une façon originale, entouré de plusieurs personnes, il me pose une main sur la tête et avec une voix et un accent surprenant, me demande : « Comment t'appelles-tu ? ». Quelques années plus tard, à ma grande surprise, le journal départemental relate, photo à l'appui, un article sur le Vietnam où je reconnais ce mystérieux monsieur rencontré à Gavarnie et qui était, Hô Chi Minh. L'avènement du pyrénéisme au XVIII^{ème} siècle, va insuffler un nouvel état d'esprit dans l'approche de la montagne pyrénéenne. Gavarnie en devient la capitale. Ce nouveau phénomène attire des voyageurs venus de différents pays

d'Europe, principalement des Britanniques, des conquérants de la montagne, venus se lancer, avec l'aide des guides du pays, à la conquête des sommets du majestueux massif de Gavarnie. De nouveaux touristes vont affluer au pays Toy attirés par la découverte des sciences de la nature. Aristocrates, écrivains, scientifiques vont investir les vallées pour s'initier, étudier, observer la faune, la flore et la minéralogie pyrénéenne... Auberges et hôtels hébergent cette nouvelle clientèle nécessitant une réorganisation de la restauration. Deux établissements vont se distinguer : l'Hôtellerie du Cirque et l'Hôtel des Voyageurs.

Dès l'âge de 8 ou 9 ans, à 7 heures du matin et à tour de rôle avec mon frère, nous allions livrer des viennoiseries fabriquées dans la pâtisserie familiale. L'hôtel des Voyageurs était le plus important client. À notre arrivée dans le hall, il fallait, pour atteindre la cuisine, se frayer un passage parmi la clientèle prête à partir avec leur équipement spécifique ! Parfois, le cher Roger me proposait un bol de lait que je buvais avec plaisir. Un matin, je remarquai qu'il mettait des morceaux de viande dans une grande marmite en cuivre posée sur le fourneau à charbon, je reconnus la forme d'un gigot, l'interrogeant sur cette préparation, il me répondit : « C'est une soupe anglaise. »

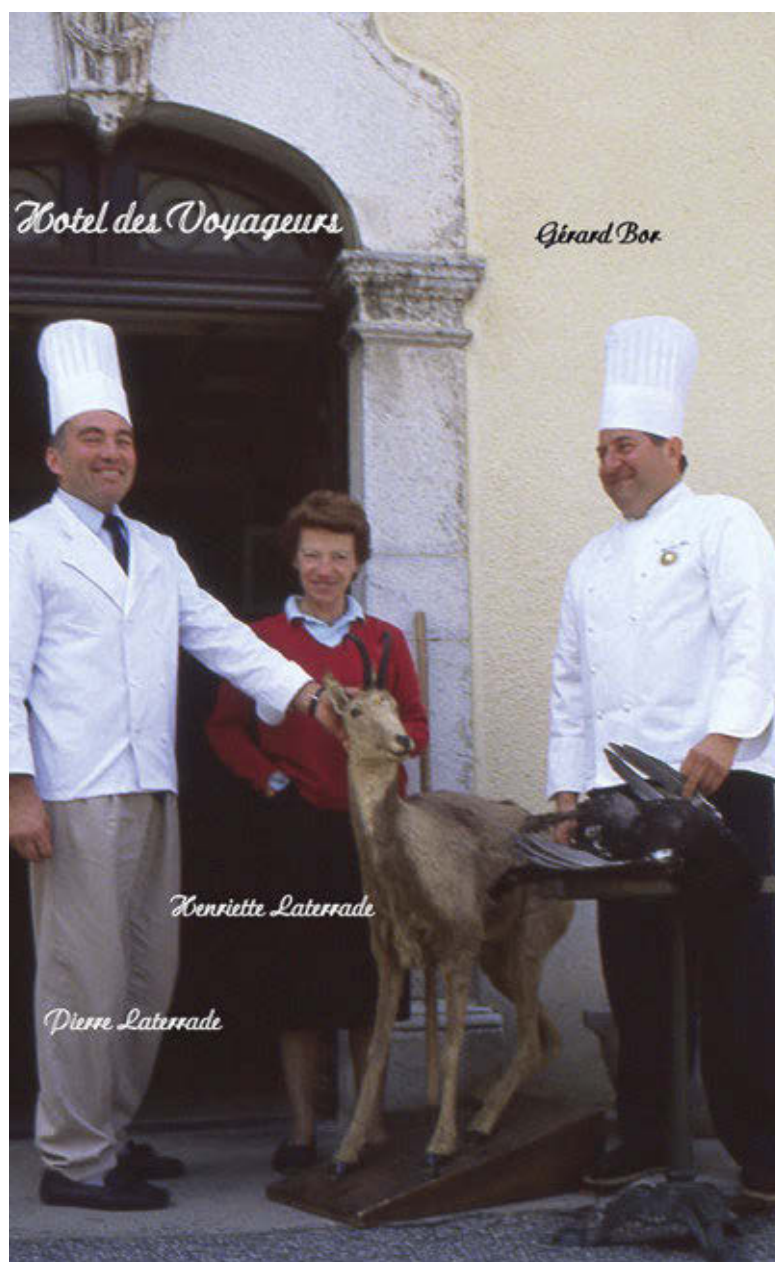


Gavarnie, sur le chemin du Cirque (1949-1950). L'abbé Porte, entouré des frères Bor, les livreurs de l'hôtel des Voyageurs. À gauche de la photo, Gérard, et à droite son frère Michel.

Ayant appris le métier de cuisinier, 25 ans plus tard, j'ai eu l'honneur d'être élu à l'Académie Culinaire de France. Institution créée en 1883, organisée sur le modèle de l'Académie française, constituée de 40 fauteuils portant le nom d'illustres chefs ayant œuvré à la renommée de la haute cuisine française dans le monde. Nommé moi-même sur le fauteuil de Monsieur Henri Cédart, dernier chef français au service (1890-1934) de la couronne d'Angleterre sous le règne du roi George V. Cette distinction m'autorise à consulter les archives du palais de Buckingham et grâce à l'amabilité des archivistes royaux de Windsor, des documents concernant, banquets, menus, recettes sont mis à ma disposition. Le « secret de la marmite » de l'hôtel des Voyageurs est peut-être sur le point d'être découvert !

Un potage à base de mouton, le « mutton-broth » attire mon attention. Il est réalisé par le chef Antonin Carême surnommé « le cuisinier des rois et le roi des cuisiniers » et servi au régent futur roi George IV d'Angleterre. Cette délicieuse préparation a pour base un bouillon limpide, aux reflets dorés, composé et parfumé de légumes, d'herbes sauvages¹ dans lequel est plongée la viande. Cette recette, traitée avec goût et subtilité, a fait le régal et le bonheur des pyrénéistes et randonneurs venus passer un séjour réparateur à l'hôtel des Voyageurs. »

¹ quelques bergers apportaient des herbes ramassées en montagne, le chef leur offrait une assiette de soupe



Photographies : Collection privée Gérard Bor

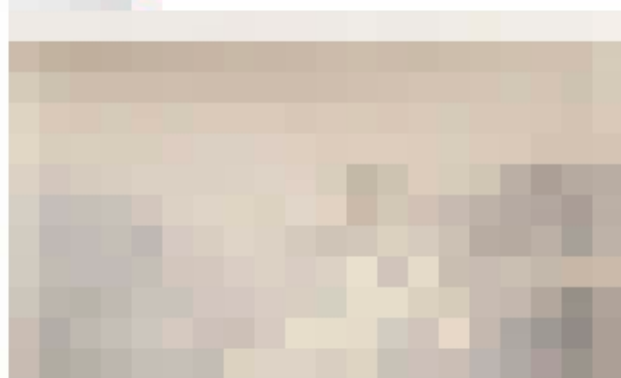
EUGÈNE SINTUREL

Un amoureux du Barège

Par Céline BONNAL

L'un de nos auteurs publiés depuis longtemps, à savoir, Madame Céline Bonnal, ancienne présidente de notre association, n'a pas souhaité que tous les articles qu'elle nous avait fait parvenir, depuis l'édition de 2019, et auxquels nous donnions libre accès dans cette revue, ne soient disponibles. C'est la raison pour laquelle cet article n'est pas disponible à la lecture.

L'un de nos auteurs publiés depuis longtemps, à savoir, Madame Céline Bonnal, ancienne présidente de notre association, n'a pas souhaité que tous les articles qu'elle nous avait fait parvenir, depuis l'édition de 2019, et auxquels nous donnions libre accès dans cette revue, ne soient disponibles. C'est la raison pour laquelle cet article n'est pas disponible à la lecture.



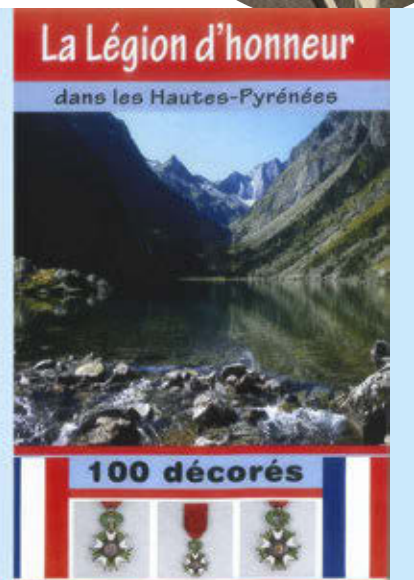
MAURICE COMPAGNET

Le vacher devenu ministre

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

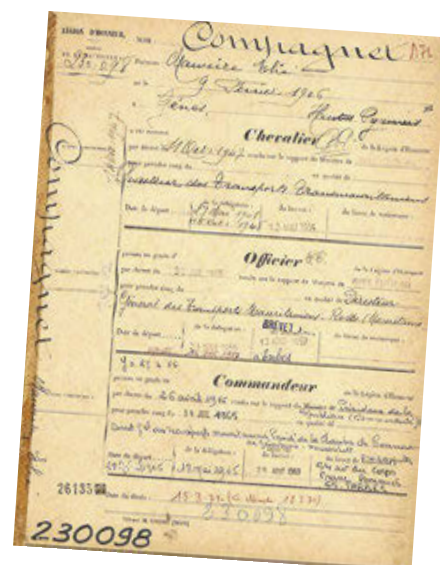


Dans notre précédent numéro de juin 2024, un de nos fidèles contributeurs, Dominique Henri Laffont, nous avait présenté, à l'occasion de sa sortie, un travail collectif consacré aux légionnaires, originaires ou non du département. Cent personnalités, soit natives de celui-ci, soit ayant un lien direct avec le pays, avaient été honorées. Nous avons pour l'occasion découvert les portraits de : Urbain Cazaux, Antoine-Marianne Castille, le Colonel Bernard Druène, Achille Jubinal, Jean-Pierre Rondou et François Vignole. Cette magnifique réalisation permettait de célébrer le centenaire de la Société des Membres de la Légion d'Honneur, née en 1921. Dans la préface de ce livre, le Président de la section des Hautes-Pyrénées, le Général Guillermin rappelait que la date de la création de la Légion d'honneur, par l'empereur Napoléon 1er, est 1802. C'est le 15 juillet 1804 que l'empereur procéda à la première distribution de la Légion d'honneur, dans la chapelle des Invalides au cours d'une fastueuse cérémonie officielle.



Le Général Guillermin précisait également, que la section 65 avait dû se limiter symboliquement à cent notices, de légionnaires décédés, ce qui a obligé le groupe de travail à faire des choix, nous le concevons bien volontiers. Cependant, quelques nominés n'affichent malgré tout, qu'un lien très lointain avec la Bigorre. Le Général ajoute aussi que bien d'autres auraient mérité d'y figurer. Un homme, bigourdan de naissance, mais Toy par alliance, car marié à Betpouey, a été cependant oublié. Cet homme, qui a fait honneur à la Bigorre, est Maurice, Elie Compagnet, dont l'action et le parcours de vie ont été extraordinaires. Il figure de plus dans la grande lignée de tous ces Bigourdans qui avaient choisi l'immigration. À la fin du XIXème et début du XXème siècle, certains Basques, Béarnais ou Bigourdans avaient choisi préférentiellement les Caraïbes, l'Amérique du Sud ou l'Amérique Centrale, comme terre d'exil. On retrouve de nombreuses familles originaires du Sud-Ouest, installées en Argentine, en Uruguay, au Chili, à Haïti. Très peu avait opté pour l'Afrique, et notamment l'Afrique occidentale de l'Ouest, ancienne AOF. C'est pourtant ce vaste territoire qu'avait choisi Maurice Compagnet. Cet homme a toujours été présent et actif dans trois de ses

patries, son cher Luron, la vallée de Labatsus et l'Afrique. En-dehors du fait qu'il a accédé à l'ordre des « Mérites éminents », car nommé aux trois grades de la Légion d'honneur, Chevalier en 1947, puis Officier en 1955 et enfin Commandeur en 1965, il a exercé aussi les fonctions de ministre des Finances de la toute jeune République de Mauritanie, de 1957 à 1961.



Maurice Compagnet est né à Génos, dans la vallée du Louron, le 9 février 1906, fils de François Compagnet, cultivateur et de Thérésia Trésarrieu-Anduran, native d'Ayzac-Ost. Après une scolarité effectuée dans son Louron natal, il part très tôt en Afrique, dès 1928. Comme sa mère étant originaire du Lavedan, on le retrouve souvent à Betpouey, chez Soulé, maison dans laquelle, il avait une tante, Marie Eulalie Trésarrieu, épouse de Jacques, Urbain Destrade, et sœur de sa mère. Le 9 janvier 1932, il épouse à Betpouey, Louise Henriette Pélégry, née à Betpouey, le 26 septembre 1909, fille de Henri Pélégry, cultivateur et d'Amélie, Anna, Henriette Destrade, tous deux nés et domiciliés à Betpouey. Il se sent chez lui dans cette maison, à la vocation identique de celle de ses parents, à Génos. Quand il est sur les flancs du Bolou, au-delà du Néouvielle, seulement deux vallées le séparent du Louron. Passionné de chasse à l'isard, les vallons au-dessus de Loudenvielle, comme Clarabide, la

Soula ou ceux du pont du Prat étaient ses endroits familiers. Mais, entre deux séjours africains, il était aussi assidu en pays Toy, lors des fêtes du village, du pèle-port, et même pendant le temps des foins et celui du regain.

Après son mariage, il repart alors en Afrique avec son épouse. Il figure parmi les premiers Français à s'être installés en AOF, qui était un gouvernement général regroupant au sein d'une même fédération, huit colonies françaises. De 1895 à 1958, cette fédération a réuni : la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan français (aujourd'hui Mali), la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Togo, le Niger, la Haute-Volta (aujourd'hui le Burkina Faso), et le Dahomey (aujourd'hui Bénin). Jusqu'en 1902, son chef-lieu était Saint-Louis du Sénégal, puis Dakar. Une organisation comparable, l'Afrique Équatoriale Française (AEF), est instaurée en Afrique centrale en 1910.



1935. En violet, l'Afrique occidentale française. En lilas, les autres dominations françaises.

Fonctionnaire du mois de juillet 1928 au mois de mai 1939, en Mauritanie, il occupe différents postes à la direction du personnel et au matériel. Par la suite, il est nommé agent spécial au chef-lieu, puis adjoint au Commandant de Cercle pour effectuer toutes les fonctions administratives en brousse, notamment dans le cercle du Trarza. Il donne sa démission en 1939 pour reporter son activité sur une entreprise, celle des Transports Lacombe Frères, dont il devient Directeur. Cette société, fondée par Joanny et Justin Lacombe, effectue depuis 1934, tous les transports pour l'Administration civile et militaire sur les lignes Rosso-Fort Trinquet-Agadir et dans l'Est Mauritanien : Kayes-Hodh-Assaba et Guidimaka. Elle assure également de 1942 à 1944, le ravitaillement en carburant à



21 mai 1957 – Premier Conseil des ministres. Maurice Compagnet, seul Européen, à la droite du président de la République élu, Moktar Ould Daddah.

Atar, pour tous les nombreux avions alliés pour les campagnes de Tunisie, d'Italie et de France. Il est promu Conseiller Général, puis Territorial de la Mauritanie (1947-1959), puis Président du Conseil général de 1948 à 1949. Il est nommé par la suite, Grand Conseiller de l'AOF (1947-1952) et membre du Conseil des Notables de l'Inchiri (région administrative de Mauritanie). Il est aussi, Conseiller Municipal de Rosso, alors plaque tournante du commerce sur le fleuve Sénégal, Président de la Chambre de Commerce de Mauritanie, Député à l'Assemblée nationale et enfin ministre des Finances du premier gouvernement de Mauritanie de 1957 à 1961.

Sa carrière autant comme fonctionnaire, que dans le commerce et secteur privé, et enfin en politique fut remarquable. Après avoir été haut dirigeant de l'AOF, il fut coopté par les Sénégalais dans un premier temps, et par les Mauritaniens dans un second temps, pour être ministre des Finances, lors de la célébration de l'indépendance de la Mauritanie, le 28 novembre 1960.

Durant son action en Afrique, et en dehors de la Légion d'honneur, Maurice Compagnet obtient deux très rares distinctions, celles de Commandeur du Mérite Mauritanien, et surtout celle de Commandeur de l'Étoile Noire. Cette dernière distinction est accordée à tous ceux qui travaillent au développement de l'influence française à la côte occidentale d'Afrique. Enfin, il a été également Chevalier du Mérite Commercial et Industriel.



1957 – Le premier gouvernement de la Mauritanie



1960 Nouakchott - Le général de Gaulle, le Haut-commissaire Anthonioz et le premier Président de la Mauritanie, Moktar Ould Daddah (avec les lunettes).

Lors des fêtes de l'Indépendance de la Mauritanie, Maurice Compagnet rencontre le Général de Gaulle qui appuiera la future proposition, faite par l'Ambassadeur en poste en Mauritanie, Jean-François Deniau, par la suite ministre de la France et écrivain renommé.

Cette demande est reproduite ci-dessous :

« Monsieur Compagnet a été appelé au poste de ministre des Finances de la Mauritanie lors de la mise en place des institutions de la loi-cadre. Confirmé à ce poste par la nouvelle Assemblée, en juin 1959, il l'a quitté en 1961 lors du vote du Code de la nationalité mauritanienne. Aux services qu'il a pu rendre depuis 36 ans comme fonctionnaire, puis comme Chef d'une importante entreprise, il a ajouté ceux d'un homme d'État. Il a repris depuis trois ans ses fonctions de Directeur Général des Établissements Lacombe, continuant à avoir la confiance et l'amitié du Gouvernement mauritanien. Je propose très chaleureusement pour le grade de Commandeur de la Légion d'honneur, ce remarquable représentant de la ténacité et de l'efficacité de la France en Afrique. » Nouakchott le 30 septembre 1964. Signature de Jean-François Deniau, Ambassadeur de France en Mauritanie.



Maurice Compagnet de Génos et son épouse « Louise » Pélégry de Betpouey

Après cinquante années passées en Afrique, il prend sa retraite à Tarbes. Il se partage alors entre le Louron, la Batsus, la chasse à l'isard et son autre passion, le rugby. Il sera membre actif du Stadoceste Tarbais, comme le premier supporter, le dirigeant passionné et le généreux donateur. Les nombreux joueurs de l'époque, avaient une affection particulière pour lui. Son « cher Stado », celui de Jules Soulé était alors devenu le centre de ses préoccupations. Il était inconcevable pour lui de passer une journée, sans faire un détour par la place de Verdun et le siège du club au Café le Moderne. Le 28 juin 1970, cette bouillante activité fut d'ailleurs reconnue par la ville de Tarbes. Le maire de l'époque, Paul Boyrie lui remit alors sa dernière distinction, celle de toute la municipalité reconnaissante.



À la mémoire de Maurice COMPAGNET (1906 - 1971).
Natif de Génos, Commandeur de la Légion d'honneur, un des premiers Français à s'être installé en Afrique Occidentale Française dont la capitale était à Dakar (Sénégal) et dont il est devenu ministre, puis conseiller général de la Mauritanie, président du Conseil Général, député de l'Assemblée Nationale de la Mauritanie et, après l'indépendance, ministre des Finances de la République Islamique de Mauritanie de 1959 à 1961, un des rares exemples d'Occidental, Catholique, ministre d'une République Islamique où il est décédé.
« Un homme d'exception, dans une période exceptionnelle »

Peu de temps après, lors d'un dernier voyage en Mauritanie, Il décède le 15 mars 1971, à Nouakchott. Il est enterré avec son épouse, au cimetière de la Sède, à Tarbes.

À la suite de cessions de terrains par ses héritiers, pour embellir le centre thermoludique de Balnéa, la municipalité de Loudenvielle reconnaissante, a fait poser une plaque commémorative. C'est à cet endroit, au bord du lac de Génos, qu'il accompagnait à la pâture le bétail de la ferme familiale.

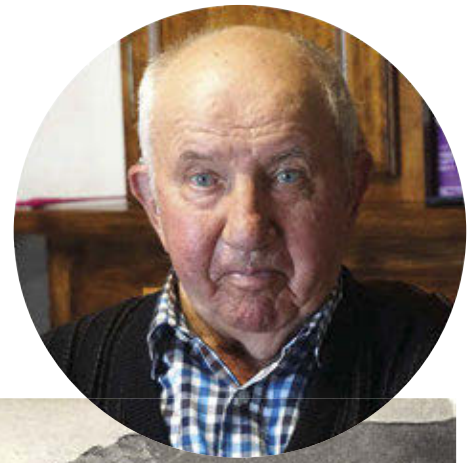
Bibliographie : La Mauritanie contre vents et marées, Moktar Ould Daddah, éditions Khartala - La Légion d'honneur dans les Hautes-Pyrénées, 100 décorés, éditions le solitaire Tarbes 2022 - Carte 1935 AOF Wikipédia - Mairie et STTHVL Loudenvielle - Archives Stadoceste Tarbais.

Sources : Photographies Maurice Pélégry

« MILOU » TREY

Ancien maire et bâtisseur de Grust

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr



1924 : photo du haut. La camionnette de la boucherie Anthian est stationnée devant l'église.

En bas le même lieu en 2024.



Grust, ne serait-il pas le plus beau village du pays Toy ? Il est vrai que sa situation de belvédère sur la vallée de Luz plaide grandement en sa faveur. Nos anciens ne bâtissaient pas leurs villages n'importe où et n'importe comment. Certains les ont fait grandement évoluer, tout en ayant le souci de conserver l'existant. C'est le cas d'Eugène, Émile Trey, ancien maire de Grust qui précise : « Bien que mon premier prénom soit Eugène, on m'a toujours appelé Émile parce que je suis né le jour de la Saint Émile, et avant, ils n'allaient pas chercher bien loin, ils prenaient souvent le calendrier pour choisir un prénom. » Mais si vous parlez d'Eugène Trey, il vous sera souvent répondu : « Qui dé aquét ? » En effet, dans toute la vallée et bien au-delà, il s'agit de « Milou ». En bas, certains jaloux de son caractère bien trempé se hasardent même à l'appeler « Napoléon ». Oui, mais voilà, Napoléon avait un don naturel, il était doté d'un immense pouvoir d'entraînement sur les hommes. Certes, il gouvernait d'une main de fer, mais beaucoup d'institutions et de réalisations ont vu le jour durant son règne. Il en est de même pour notre bâtisseur et ancien maire de Grust, Eugène Trey. Il est né de la promotion 1938, juste en dessous, à Sazos, dans la maison Thimoun, comme le stipule l'acte de l'état civil, signé par le maire de Sazos, Bernard Layré Dufau. Le berceau Trey est donc à Sazos. Son père, Bernard, Alexandre, était également natif de cette commune, mais sa mère Hélène, Maria Cardessus était native de Grust, une Soubirous, So de Calou. Il rejoint donc tout naturellement le village du dessus et épouse Josette, Marie, Jeanne, une Theil, So de Casanaou née également à Grust. On comprend mieux maintenant son attachement à ce beau promontoire. « Milou » a trois frères et une sœur. Il est allé à l'école à Sazos. Par la suite, il rejoint l'armée en 1958. À son retour, on le retrouve maçon dans l'entreprise de Lilou Pratdessus. Comme son père, « Milou » a donc acquis une formation de maçon ce qui peut expliquer cette âme de bâtisseur. Puis il entre à la SNCF, en 1968. Il y restera 30 ans. Il a travaillé à Pierrefitte jusqu'à l'arrêt du transport des marchandises, en 1988. Auparavant, en 1975, la gare avait cessé d'accueillir des voyageurs. « Milou » effectua son premier mandat de maire de Grust, en 1977. Il succède alors à Roger Farby.

Il restera maire à Grust durant 43 ans, c'est-à-dire 7 mandats et un an de plus, décidé par le président Sarkozy. Cela constitue pour l'instant un record en pays Toy. Lors de l'année de sa première élection, je lui demande comment était la vie à Grust ? : « À l'époque, toutes les familles étaient constituées de paysans. Il y avait du bétail dans toutes les maisons. Le dernier paysan, c'était Henri Lonca, So de Cardessus, qui a arrêté, il y a 4 ou 5 ans. Aujourd'hui, parmi les quarante habitants, il n'y en a plus. Dans le passé, la route s'arrêtait à l'église du village. C'était un village perché, cul-de-sac. Puis, elle fut prolongée en 1974 et en 1975, avec l'ouverture de la station de ski de Luz-Ardiden, qui est intégralement sur le territoire de la commune. Cette station a d'ailleurs beaucoup profité à notre commune, en ce qui concerne les redevances et aussi le nombre de villageois qui y travaillaient. Je connais bien le problème puisque j'ai exercé deux mandats à la régie de la station. Nous n'avons pas pu réaliser la jonction avec Cauterets, à partir du col de Riou. Cela aurait constitué un grand territoire Cauterets/Grust/Sazos/Viscos. La piste est d'ailleurs faite jusqu'au col de Riou. Nous avons été réunis avec le SIVOM de l'Ardiden en 1982. Puis en 1983, le maire de Cauterets, Justin Longué, a été battu et avec son successeur, Henri Lestable, le projet a été abandonné. Je reconnais que j'aurais préféré des remontées mécaniques depuis le bas, mais les gens de Luz n'en voulaient pas non plus. Je suis resté maire durant 43 ans. Que de réunions, que de débats, de temps en temps, acharnés. Il y avait des durs parmi les conseillers. Lors de mon premier mandat, le premier chantier réalisé fut celui de la mairie. Avant dans ce bâtiment, c'était l'école. Mon épouse Josette est d'ailleurs allée dans cette école. L'institutrice était mademoiselle Cazaux de Barèges. Le projet paraissait trop coûteux et certains voulaient raser l'école. Grâce à l'autorité du plus ancien conseiller, Laurent Theil, le bâtiment fut sauvé. Si notre village a gardé son charme, c'est parce que nous avons conservé les vieux bâtiments et que nous les avons rénovés. » Ce premier chantier fut semble-t-il un prélude aux réalisations suivantes. Il y a eu par la suite d'autres réalisations. « Milou » enchaîne : « Pour le cimetière qui était devant l'église, cela n'a pas été facile. Ça a même été très chaud. Nous l'avons changé de place, et ce ne sont pas les morts qui nous ont emm..., mais les vivants. »



Attention, notre personnage est un « sanguin » et tout irritant entraîne chez lui, une réaction instantanée et il ne faut pas le chercher : « Dans ce pays, il y a eu les bâtisseurs, mais aussi les destructeurs. Ici, cela ne progresse plus depuis 10 ans, le Bederet fermé. »



Son regard se tourne alors vers le bas, de la vallée. « Tout s'est arrêté, il n'y a plus de grues, plus de chantiers à Luz, et donc les gens s'en vont là où il y a du travail. Par la suite, nous avons réalisé la salle des fêtes, l'urbanisation avec la route du haut qui permet de désenclaver le village et d'avoir accès aux ambulances pour tout le monde, par exemple. Il y a aussi les travaux de la source, le garage communal, la table d'orientation et bien d'autres. » Cette liste n'est pas exhaustive. Mais l'homme a retrouvé l'envie de « dire ». Il est important de rapporter également trois autres initiatives très importantes : « Pour tous les petits travaux, les entreprises ne voulaient pas les faire. Nous avons donc inventé la journée citoyenne avec tous les habitants. Nous le faisons tous les ans et cela continue. Il y avait tout le monde. C'était la seule commune, maintenant cela se fait dans d'autres villages. Ensuite, le village de Grust est distingué

au label national de la qualité de vie et classé village fleuri, 3 fleurs, au même niveau que Bagnères, Lourdes ou Argeles. Nous avons été à l'origine de cette initiative, en ayant obtenu 2 fleurs et l'équipe suivante a poursuivi. Enfin, il y a du monde qui vient à Grust. Cela n'est pas du uniquement au passage du GR 10. En l'année 2000 et après, nous avons eu l'idée de proposer à Pierrot Luby maire de Viscos et Daniel Borderolles maire de Sazos, un sentier balisé, aujourd'hui très fréquenté, pour effectuer le circuit des 3 villages. Grâce à l'appui de Cathy Senac, Viscos a finalement accepté. » Je demande alors à « Milou », quel est le secret de cette réussite ? : « C'est beaucoup de travail et pas uniquement à la mairie de Grust. J'ai œuvré également au Sivom de l'Ardiden et à la

Commission Syndicale de la Vallée de Barèges. Mais il faut avant tout savoir s'entourer d'une bonne équipe et je suis fier des gens avec qui j'ai travaillé. Quand j'ai été élu, à mon premier mandat, en 1977, j'ai demandé à rencontrer Urbain Cazaux. Il m'a reçu longuement et il m'a gardé le soir à dîner. Il m'a dit quelque chose que j'ai toujours appliqué : Tu es jeune, je vais te donner un conseil. Il te faut toujours avoir des projets prêts, pleins les tiroirs, comme cela tes dossiers passeront devant tout le monde. C'est ce que j'ai toujours fait. Il avait raison. Le secret de la réussite, c'est d'avoir des dossiers bien faits, et aussi d'avoir les bons interlocuteurs à la DDA ou la DDE. La DDA qui n'existe plus, nous a beaucoup aidés. »



Se promener dans Grust est un véritable plaisir. J'ai même entendu des personnes dire : « Grust, c'est le paradis, le petit Nice. » Même s'il n'y a jamais eu un seul commerce, la vie semble facile. Durant l'hiver, les accès sont bien dégagés. L'eau est omniprésente. C'est une composante essentielle de ce village, bâti le long d'une ligne de pente, que les anciens ont su canaliser. La source du haut du village dessert en souterrain, un chapelet de lavoirs, passe même sous l'église de 1731, dédiée à Saint-Martin pour ressurgir dans une belle fontaine de marbre. La chapelle Sainte-Anne que les habitants étaient venus implorer pour chasser la peste, vient compléter ce bel ensemble qui, par sa situation symbolique de promontoire, marque la relation du village avec la vallée. Avant d'emprunter le chemin de la source pour profiter du paysage, il est bon de s'arrêter place des palabres pour profiter du lieu.

L'entrée de François Vignole

En pleine discussion avec « Milou », arrive un de ses anciens fidèles conseillers municipaux, répondant au nom de François Vignole. Je crois rêver et avoir rejoint le village des fantômes. Mais non, il ne s'agit nullement du retour de l'ancien grand champion de ski du pays, qui d'ailleurs, passait par Grust, pour rejoindre les compétitions de Cauterets dans les années 1925. Je suis tout simplement face à son filleul, qui porte le même prénom que le grand François, telle était la condition de ce parrainage. Les deux François s'étaient d'ailleurs rencontrés quand l'un, celui de Grust, travaillait dans les galeries de Cap de Long, l'autre, le champion, tenait table généreuse à Saint-Lary. En fait, le père du champion, Saturnin Vignole, avait un frère, qui n'est autre que le grand-père du François de Grust. Lors des grands chantiers de montagne, le père de François Vignole de Grust a fréquenté les entreprises Arnaud et Jeandel. À la

fin de ces chantiers, ils durent rejoindre Tarbes pour le travail. Mais Grust ne laisse jamais insensible. Lorsqu'il a fait valoir les droits à sa retraite, il revient au pays Toy où il avait passé son enfance. Et comme à Grust, on ne démolit rien, il s'installe dans l'ancien bistrot du village, chez Denise, So de Cazalé. Pour ceux qui l'ont connu, cet établissement était le centre névralgique du village. Comme dans d'autres villages, c'était aussi le dépôt de pain et de bouteilles de gaz. « Milou » au cours de notre discussion a cité à de nombreuses reprises ses collaborateurs municipaux. C'est cela aussi la force que doit être celle du premier des élus. Pour conclure, ce passage, inutile de vous dire que cela fait tout bizarre d'avoir serré, en 2024, la main de François Vignole !

Il est presque temps de prendre congé. « Milou » tousse, un souvenir de ce sacré Covid. De plus, il avait voulu faire l'acrobate avant mon arrivée en grim pant à l'échelle. L'épaule endolorie à la suite de sa chute, ne l'empêchera certainement pas d'aller déguster la garbure du village pour faire perdurer le lien, entre les villageois restants, aujourd'hui essentiellement retraités. Et les journées « Milou » ? « On ne fait plus grand-chose. Celui qui est très important, c'est le facteur qui porte le journal. Mais pour combien de temps, on ne veut plus du service public. » Effectivement le journal, c'est son attache avec le monde

« Je n'ai aucun regret, j'ai réalisé tout ce que je voulais faire. C'est certain, cette période, c'était beaucoup de travail, beaucoup de réunions. Mais j'ai eu la chance d'être, aidé par ma femme, très compréhensive et aussi d'être secondé par une équipe de collaborateurs efficaces et dévoués. » Cet homme, constructeur et maire de son village durant 43 ans a bien sûr fait beaucoup d'émules. Beaucoup de ses collègues maires sont venus le rencontrer sur place et prendre conseil et idées. Il a su s'entourer de gens compétents et le résultat est spectaculaire.

Avant de partir, il se lève et va décrocher un diplôme encadré, accroché au mur. C'est celui de Chevalier de l'Ordre National du Mérite qui lui a été remis en date du 14 novembre 2013.

Pendant ce temps, Josette, son épouse, fouille dans les archives. Elle veut me faire lire un article de Philippe Leblanc, consacré à son mari. Je vois aussi un livre de photographies, le livre de Grust, qui lui a été remis lors d'une fête et d'un repas réalisés le jour de son départ de la mairie. Cet album témoigne des bons moments passés ensemble et de l'évolution du village. À la page de la station de Luz-Arden, on peut lire : « Milou » acteur actif de son développement. La dédicace du livre précise : Maire de Grust de 1977 à 2020, homme de conviction, homme de projets, dévoué, « Milou » a travaillé à l'embellissement du village, la sécurité et le bien-être des habitants.

Bibliographie : Livre souvenir commune de Grust (1977-2020) - Blason de la commune de Grust (65), 19/12/2011, Etxeko. - Sources : Mairie, Pierre Lavantès - Photographies et cartes postales Maurice Pélégry

extérieur. Il le décortique dans tous les sens. Le jour où la Dépêche ne gardera que la version numérique, les choses seront sérieuses, car chez lui pas d'ordinateur. Seule Josette utilise un peu la tablette. Et le pays Toy ? « La population vieillit, c'est mal parti. Même le patois se perd. Avant les séances du Conseil municipal étaient en patois et tout le monde comprenait. Aujourd'hui, je suis le plus ancien du village. L'avenir du pays, je ne sais pas, j'ai coupé tous les ponts. Ils voulaient que je reste au Conseil, mais je leur ai dit non, je vais vous emm... ! »

Au mur de cette belle pièce de vie, il y a une superbe photo du village, offerte par un locataire. Et puis les photos des enfants et des petits-enfants. Il me montre les crochets encore existants de la baratte.



« Milou » prépare les farcis pour la garbure avec Denise Castagné et Josette, son épouse.



LA CHAPELLE ET L'ORATOIRE

du château de Sainte-Marie

Par Dominique Henri LAFFONT

Domaine situé derrière le château de Sainte-Marie (cliché personnel)



Le journal de la société de l'Économie Montagnarde, dans le numéro 2 de décembre 2023, a évoqué la mise en valeur ou le réaménagement du site dit château de Sainte-Marie ; il apparaît opportun de survoler son histoire ; en effet, la colline qui domine Esquièze et Esterre a vu dans le passé coexister une chapelle avec prieuré et un château fort, bien qu'ils aient vécu des particularités et des destinées différentes.

L'oratoire ou chapelle : une origine lointaine

S'agissant de son histoire, en l'absence d'écrits ou de témoignages, le chroniqueur hésite. Un oratoire devait exister avant le XI^e siècle. Selon Vincent-Rivière-Chalan, dans une chronique publiée en 1993 dans la revue « Lavedan et Pays-Toy », des moines « construisirent, vers 1075, à la trémière d'Esterre et d'Esquièze, une chapelle dédiée à Saint-Martin », mais son histoire pour les XII^e et XIII^e siècles demeure obscure ; toutefois, sa dédicace fut alors modifiée puisqu'après cette période, certains actes déclarent que « la chapelle était devenue un prieuré dédié à Sainte-Marie ».

Le domaine de cette chapelle et prieuré

Depuis l'origine, la chapelle connut de façon presque continue la présence de moines bénédictins : ils relevaient pour la plupart de Saint-Savin et assurèrent le culte sur la colline, « pour cela ils percevaient la dîme, versée en orge et millet par la plupart des villages » et jusqu'à la Révolution. À ces ressources, s'ajoutaient parfois de petits legs testamentaires pour l'entretien du culte qui sont mentionnés dans des minutiers paroissiaux.

Le prieuré comportait une chapelle et tout à côté une grange avec un terrain autour dont la majeure partie était sise sur le territoire d'Esterre. Du point de vue religieux, la chapelle paraît avoir été un lieu de dévotion pour la Vallée. Certains écrits vont jusqu'à préciser « que le prieur disait deux messes par semaine au moins jusqu'au XVII^e siècle » et ces offices pouvaient être

annoncés par sonnerie puisque selon l'abbé Ferdinand Galan le prieuré était doté d'une cloche appelée « l'Argentine ». Dans ce cadre, des cérémonies familiales y furent célébrées : ainsi aux Archives Départementales 65, (ADHP : dépôt 295 – G 1-1682-1680) peut être consulté un document listant au XVII^e siècle les offices religieux qui se sont déroulés dans les églises ou les chapelles de la Vallée de Luz : or il fait état de plusieurs offices (cinq ou six) des baptêmes et des mariages qui furent célébrés « dans la chapelle de Sainte-Marie du château entre novembre 1661 et mai 1663 ».

La château, une brève histoire

C'est au cours du XII^e siècle que sur la colline des deux villages Esquièze et Esterre s'érigea un fort avec deux tours crénelées et reliées par une courtine. Selon les historiens (voir les références données en notes), le château aurait été construit par les Comtes de Bigorre, sans doute Centod 1er et ses successeurs Centod II puis Centod III ; l'emplacement du fort dût être alors cédé par les moines au Comte qui transféra la chapelle hors les murs. Des documents existent pour cette période : ainsi en 1300 le Comte consacra une somme libellée en tournois pour l'entretien du château et de quatre hommes, selon la précision donnée par Frédéric Vidaillet (revue « Lavedan et Pays-Toy », 1986). par la suite, les événements notables affectant ce château sont bien connus : il s'agit des suites du Traité de Brétigny de 1360 en vertu duquel le fort passa, avec la Bigorre, sous l'autorité du roi d'Angleterre Edouard III et cela durant près de 44 ans.

En 1404. le Comte de Clermont reprit pour le roi de France le château à l'Anglais : Jean Bourdette raconte qu'il fut aidé par les Barègeois commandés par Auger de Coufite de Luz et qu'il passa par le col du Tourmalet (les « Annales du Lavedan » T.2, éd. 1898, p.150)

La période révolutionnaire

Quelle que soit, l'histoire du château, le prieuré

et la chapelle poursuivirent leur activité religieuse toujours assurée par les moines de Saint-Savin.

En 1789, Charles Gérard était le prieur en fonction mais il fut le dernier. La vente aux enchères publiques s'avéra fatale : le domaine castral et celui du prieuré furent vendus dans un même lot en 1795 et attribués à Laurent Couget de Luz avocat au Parlement de Pau. Par la suite, cet adjudicataire afferma les terres mais ne releva pas la chapelle qui alla vers sa ruine. Depuis la suppression de l'oratoire par suite de la vente publique, seuls subsistent quelques traces à peine visibles dans une ancienne lithographie, publiée par Vincent Rivière-Chalan en 1993. À l'occasion de cet abandon, des pierres sculptées ou équarries ainsi que des objets du culte telle la vierge, dédicace du prieuré, durent sans doute être éparpillés ou perdus : aucun vestige n'a à ce jour été retrouvé, la cloche « Argentine » fut réquisitionnée comme toutes ses sœurs des autres églises.

Plus tard, une grange fut bâtie pour l'exploitation des terres affermées qui fut tenue par la famille Marchant d'Esquière. Quant à la maison prieurale, on ignore quelle fut sa destinée : toutefois, en l'absence de documents, il est loisible de penser qu'elle dut être conservée, car sur le flanc d'Esterre, une grange-maison subsiste qui pourrait avoir été la résidence du moine.

L'époque contemporaine

Au cours du XIX^e siècle et du suivant, les propriétaires des lieux se succédèrent avec la famille Vergé-Sarrat de Luz et ses descendants ; le château lui-même resta longtemps fermé, puis plus récemment, il fit l'objet d'un bail avec la Ville de Luz qui avec la Commission Syndicale procéda à une restauration et permit ainsi la réouverture du fort pour le public.

Au début du XIX^e siècle, une référence de cet oratoire marial fut matérialisée par une initiative locale, qui installa une statue de la Vierge de Lourdes, dans une niche protectrice fixée sur l'aval du parvis du château surplombant la Vallée. Depuis ce pieux souvenir, dans une certaine indifférence, a disparu, sauf dans d'anciennes cartes postales de cette époque.

La dernière aventure est toute récente : en effet un descendant de la famille Vergé-Sarrat, Pierre Fontabo a vendu, pour un franc symbolique, le domaine à la Commune d'Esterre qui a pris en

charge les responsabilités inhérentes à un tel monument en respectant les autorisations des pouvoirs publics, a décidé de l'animer et d'en faire un lieu accueillant et convivial.

Ainsi, ce site offrir un nouvel accueil et peut-être des animations dont pourront bénéficier les visiteurs amoureux d'histoire, telles les journées Médiévales ou les diverses légendes qui ont fleuri à son sujet, comme celle du chevalier Baiard.

La présente chronique, après celles de plusieurs auteurs, a tenté un rappel en vue de préserver la mémoire d'un lieu de culte qui a donné son nom marial au château et qui fut en fonction durant de longs siècles : son souvenir risque d'être progressivement oublié dans l'avenir, sinon effacé par l'imposante masse des tours. La mémoire de ce passé pourrait survivre grâce à une évocation par exemple sur présentoir ou gravée sur marbre ; cela pourrait aussi enrichir l'historique du site.

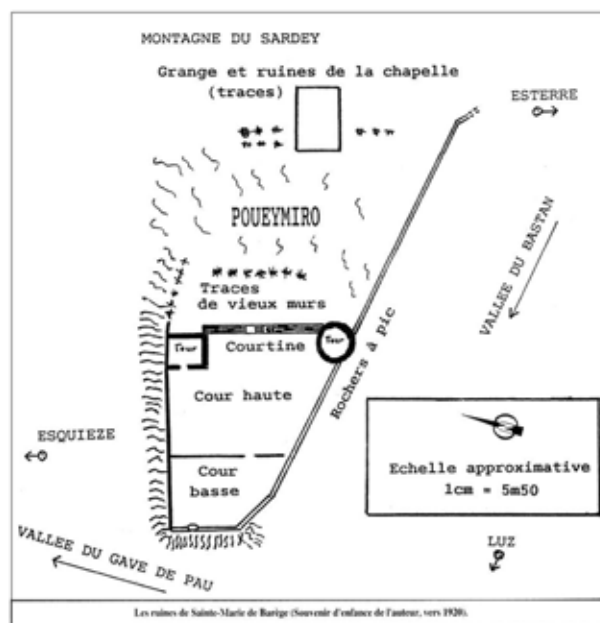


Schéma pour 1920 réalisé et publié par Vincent-Rivière-Chalan sur l'emplacement de l'ancien oratoire et les ruines du château de Sainte-Marie de Barège

NOTES

« Chapelle et prieuré de Sainte-Marie de Barèges », par Vincent-Rivière-Chalan ; Revue « Lavedan et Pays-Toy, 1993. »

« Le château de Sainte-Marie d'Esquière », Christiane Aragnou, Revue « Lavedan et Pays-Toy » 1977 pp ;111/113 ; »

-Notice « sur le château de Sainte-Marie d'Esquière », abbé Ferdinand Galan, 1987, éd. Pyrénéennes ;

- « Château de Sainte-Marie de Barèges en 1792 », Frédéric Vidaillet, Revue « Lavedan et Pays -Toy 1986 »

LUCIEN LAVANTÈS

Pionnier de l'automobile en Pays Toy

Par Maurice PÉLÉGRY *mauricepelegry@yahoo.fr*

Après les aventures de la Torpédo de Monsieur Gabriel Valton, remarquablement rapportées par Philippe Carrère dans le précédent numéro de juin 2024, le récit que nous vous proposons aujourd'hui, témoigne d'un changement notoire, survenu à Luz entre 1920 et 1924. Il concerne également les automobiles.

Afin de bien situer cette narration, un court rappel historique s'impose.

Pour accéder à la station thermale de Saint-Sauveur, on utilisait pendant des siècles les chemins muletiers. Les curistes les plus fortunés utilisaient la chaise à porteur.

Il fallut attendre 1757 et l'intendant d'Étigny, pour que le Haut-Lavedan soit doté d'un réseau routier. La route Lourdes-Barèges sera réalisée en 1757-58. Elle évitait alors de passer par le col du Tourmalet. La route de Pierrefitte-Luz sera plus tardive. Les voies du chemin de fer suivront de près les routes tracées.

C'est la Compagnie des chemins de fer du Midi qui décida la création de cette ligne Lourdes-Pierrefitte. Elle devait servir aux transports des touristes, mais aussi des ouvriers des carrières, mines et usines chimiques (nitrates de calcium puis phosphates) de la cité.

Très vite, le prolongement de la ligne dans la direction de Luz Saint-Sauveur s'avéra nécessaire. L'une vers Luz Saint-Sauveur où se trouvaient des mines de galène et de blende, l'autre vers Cauterets très fréquentée par les curistes. Dès août 1895, fut créée la Compagnie des Chemins de Fer électrique de Pierrefitte-Cauterets-Luz (PCL). La ligne PCL deviendra la première ligne interurbaine électrique de France.

Le tronçon Pierrefitte-Luz sera inauguré, le 1er février 1901. Le transport des voyageurs fonctionna jusqu'en 1934 et celui du fret jusqu'en 1939. En effet, en plus des voyageurs, cette ligne servait au transport du minerai de Chèze, où se trouvaient des mines de galène et de blende.

La gare de voyageurs de Luz / Esquièze-Sère est toujours en place. À Esquièze-Sère, une annexe sert de lieu culturel, c'est aujourd'hui, le Hang'art.

Dès 1901, les voyageurs arrivaient à Esquièze, où des calèches et carrioles les attendaient sur la place, face à l'hôtel qui se dénommait, l'hôtel des Princes Saint-Sauveur. En 1922, les calèches étaient plus nombreuses et l'hôtel des Princes Saint-Sauveur était désormais le Café Restaurant de la Gare, dont la propriétaire était Madame Veuve Rivière. Les publicités de



cet établissement vantaient une cuisine de famille, des chambres meublées et très confortables avec une belle vue sur la vallée et le Viscos et des prix spéciaux pour famille.



Le contexte maintenant connu, place à Maria Plandé. Son père, Henri Bayet, était cocher stationné à ce que l'on appelait, la gare de Luz. Voici, le texte intégral de deux « Sourires des Pyrénées ».

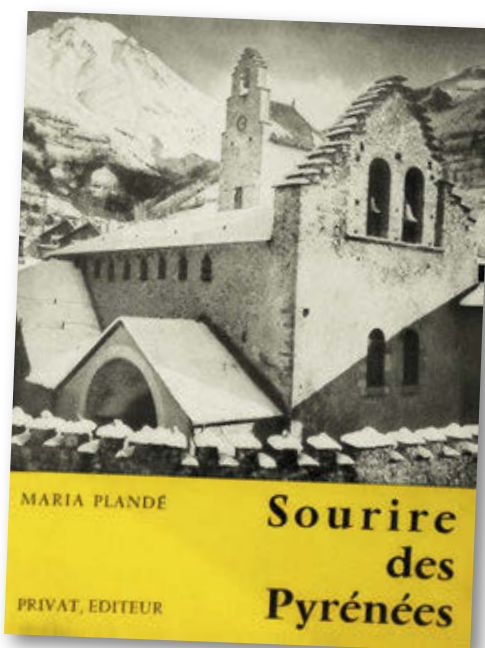
L'auteur de cet ouvrage est Maria, Anna, Yvonne Bayet, née à Luz, le 19 février 1897. Elle est la fille de Henri Bayet, cocher, originaire de Gèdre (familles Bayet/Rondou) et de Marie, Jacquette Pujo de Sazos (familles Pujo/Frabe).

Elle était institutrice.

Le 1er juin 1918, elle épouse à Luz, Joseph Plandé, instituteur, né à Riscle en 1885, qui réside à Plaisance du Gers.

En témoignage de son enfance à Luz, elle écrit, sous son nom d'épouse, Maria Plandé, son seul ouvrage, publié en 1961, aux éditions Privat. Elle est décédée à Pau, le 2 octobre 1972.

Ce beau livre rapporte de nombreuses histoires vécues en pays Toy, au début du XXème siècle.



Les automobiles

Un soir, en rentrant à la maison, mon père, si rieur d'habitude, avait un visage soucieux.

« Ça ne va pas ? » demande ma mère.

« Figure-toi que je viens de rencontrer Lavantès. Ils veulent acheter des automobiles ! Ils sont fous ! Des engins qui pétaraderont dans la vallée ; avec l'écho, tu parles quel tapage nous aurons ! À nous rendre sourds le restant de notre vie. Et s'il n'y avait que ça ! Mais leurs tuyaux qu'ils cachent à l'arrière, les fripons, empoisonneront notre bon air. Nous n'avons pas fini d'avoir des poitrinaires dans le pays ! »

« Ils », c'étaient les cochers de Luz.

Ma mère voulut avoir d'autres explications. Elle mit son beau tablier de satinette noire, ses souliers cirés, refit la coiffe de son chignon et s'en alla chez Lavantès.

Quand elle revint, elle avait compris. L'avenir, ce seraient les autos sillonnant la vallée. Mais le faire

entendre à mon père ne fut pas chose facile. Il aimait tant les chevaux, les voitures, les promenades lentes à travers les magnificences du Pays !

« Eh ! bien, lui dit ma mère, les autres cochers formeront leur société sans toi et tout le monde pensera que tu n'avais pas l'argent nécessaire pour payer la part d'actionnaire ».

Mon père avait sa fierté. Cet argument le toucha et le décida.

Bientôt, à la cour de la gare, à côté des voitures attelées de chevaux, on vit des autos semblables à celle de Mr. Parpalais dans les décors de Knoch.

Mon père les regardait de travers : c'étaient des intruses, des voleuses, elles prenaient toute la place sur les routes, empestaient l'air. Et quelle vitesse ! Elles faisaient au moins trente kilomètres à l'heure en terrain plat et sans tournants ! Qu'elles étaient pressées !

« Ah ! ces chauffeurs, disait mon père, avec toute la poussière que soulèvent leurs autos derrière leurs grosse lunettes noires, ils ne peuvent rien voir, ni rien montrer aux étrangers, pas même le « pied du cheval de Rolland ». Ils ne s'arrêtent jamais et je sais bien pourquoi, c'est qu'ils ne sont jamais sûrs de pouvoir repartir. Ils n'en finissent pas de tourner la manivelle. Il faut les voir grimper une côte ! La monterai-je ? Moi, avec Bijou et Rolland, si on faisait une route jusqu'au haut du Vignemale, je ne pourrais pas les retenir, ils grimperaient jusqu'au sommet. »

« Tu te vantes un peu » lui disait ma mère.

« Ne crois-tu pas, Marie, que les étrangers finiront un jour par être dégoûtés de ces machines ? Ces chauffeurs ! c'est plus sale que le mécanicien de la locomotive de Pierrefitte. Ils ont le visage et les mains toujours couverts de graisse noire. Et puis, les as-tu sentis ? Quelle odeur ! Ce n'est pas le parfum de la rose. »

Il arrivait que ces autos si pressées, devenaient tout d'un coup des masses silencieuses et inertes acculées au roc. Elles attendaient que des chevaux qui, eux, n'étaient jamais en panne, viennent les tirer au bout d'une corde et les ramener au garage.

Ce soir-là, mon père s'endormait paisible et heureux. Finies les autos ! Le règne des calèches continuait.



Emile, Jean Lavantès, voiturier et créateur du garage, né à Luz le 25/10/1869, décédé à Luz le 25/01/1937.

L'avis de Monsieur le curé Hèches de Luz

Il n'y avait pas que mon père pour regarder les automobiles d'un mauvais œil. Il y avait aussi notre curé. Adieu les promenades paisibles sur la route de Saint-Sauveur en lisant le bréviaire ! Quand il ne s'y attendait pas, une « teuf-teuf », c'est ainsi qu'on appelait les autos à l'époque, débouchait au tournant, soulevant un nuage de poussière qui aveuglait notre doyen et tournait, d'un coup de vent, la page de son bréviaire.

Décidément, ce pays n'était plus un pays tranquille. Un dimanche d'été, il monta en chaire, le visage soucieux. Dans la nef, beaucoup d'étrangers, mêlés aux gens du pays.

« Mes chers frères, je crois que vous êtes dans l'erreur. Vous vous imaginez que vous pouvez aller au Paradis en automobile. La route du ciel est dure et pénible, bordée de fossés et de précipices. À pied, lentement, vous vous garez de ces dangers et péniblement, mais sagement, vous arrivez au but. Mais en automobile ! Bien sûr, il vous semble que vous y parviendrez plus facilement et sans peine. Vous vous trompez grandement. Un jour, patapouf ! vous dégringolerez dans un ravin d'où personne ne pourra vous retirer. Si ce n'est que le Purgatoire, avec un peu de peine, vous finirez par en sortir. Mais si c'est l'enfer ? Que Dieu ait pitié de vous ! J'en reste tout effrayé. »

Cher Monsieur le Curé ! un peu emporté parfois, mais si droit et charitable ! Ceux qui vous ont connu vous ont tous aimé et ne sont pas près de vous oublier !



Voici donc Lucien Lavantès à Luz, au volant de la toute première De Dion Bouton, modèle datant de 1924.



À partir de 1926, sur la place de la gare, les premières automobiles vont cohabiter avec les dernières calèches, avant de les remplacer définitivement quelques années plus tard.



Lucien Lavantès, quant à lui, continue inlassablement à guetter de sa fenêtre, les éventuelles « automobiles », qui pourraient s'aventurer dans la rue d'Ossun prolongée.

Sources : Archives Pierre Lavantès - Photographies et cartes postales Maurice Pélégry - Bibliographie : Sourire des Pyrénées, Maria Plandé, Privat Éditeur

ÉTRANGES MONOLITHES

Par Philippe CARRÈRE

Avez-vous remarqué à l'entrée du parc Massoure, sur un talus à gauche dans la grande allée, une drôle de pierre circulaire avec un bec proéminent ?

D'où vient-elle et surtout à quoi servait elle ?

Cette pierre a été trouvée dans la maison Sempé place du 19 mars (encore elle), au fond d'une fosse creusée à même la terre battue (les anciens disaient que cette fosse servait à conserver les pommes de terre?).

Un soir d'apéritif, ma cousine Catherine Bordin-Chaudruc, adepte de la technique du pendule chère au professeur Tournesol, entraîna notre petite bande dans une hypothétique chasse au trésor, argumentant que dans une vieille maison il y avait obligatoirement des caches secrètes et peut-être un trésor.

Nos investigations se dirigèrent vite vers cette intrigante fosse, remplie de roches et de divers plâtras tels que tessons de bouteille ou de porcelaine.

Effectivement et à ma grande surprise, le pendule se mit à tourner de façon évidente et le verdict de l'experte tomba :

« Il y a quelque chose au fond de ce trou ! ».

Et voilà qu'en guise d'apéritif nous déblayons gravats et débris.

Une bonne demi-heure fut nécessaire avant que nos outils cognent sur quelque chose de dur et massif.

Une autre demi-heure fut nécessaire pour dégager entièrement cette drôle de pierre enfouie à un bon mètre de profondeur.

Quelqu'un, entre temps, s'était pourvu d'un palan qui nous permit d'extraire cet étrange objet pesant au bas mot un bon quintal voir plus.

Les questions quant à sa fonction animèrent le reste de l'apéritif et du repas et à ce jour n'ont toujours pas trouvé une réponse précise. Sûrement servait elle pour l'écoulement d'un liquide probablement de l'eau ou le sang d'un cochon pendu au-dessus?

Toujours est-il que cet objet encombrant appuyé simplement contre un mur de cette pièce inoccupée, ne nous était d'aucune utilité et limite dangereux.

Au hasard d'une rencontre j'en ai parlé à Madame Annie Sagnes (adjointe au Maire à l'époque) qui fit venir des gros bras du service technique de la mairie pour nous en débarrasser et l'exposer ainsi à la curiosité de tous dans le jardin municipal.



photo © François Pujo

À noter que nous avons vu dans la cour d'une maison du village de « Nocito » en sierra de Guara (Haut-Aragon), une pierre semblable à la différence que sa forme est triangulaire et non circulaire. Cependant son relief sculpté plus élaboré, semble indiquer qu'elle est de facture plus récente. Mais toujours pas d'explication sur son utilisation, même de la part des autochtones questionnés à ce sujet.

Toutefois, une piste nous est offerte par la « Peyre d'arruscado ». Cette fois de forme convexe, elle servait de base aux lessives d'autrefois (Patrimoine mairie de Luz Photo François Pujo- Loucrup65.fr).

Espérons que des lecteurs avisés pourront nous confirmer la fonction précise de ces étranges monolithes ?



Pierre
« Nocito Haut-Aragon »
photo © Philippe Carrère



Pierre Sempé « Parc Massoure »
photo © Philippe Carrère



2025 MORDRE LA VIE À BELLES DENTS



Merci de compléter le document joint à la revue ou le bulletin ci-dessous, puis de le faire parvenir, accompagné du règlement à l'une des trésorières.

Cotisation : 20 € - Cotisation et distribution par la Poste : 30 €

La cotisation versée donne droit à « En Baredyo » (juin et décembre), aux Bulletins « Ataù s'apère » (mars et septembre) et aux informations sur les activités et animations ; elle couvre l'année civile du 1er janvier 2025 au 31 décembre 2025. La distribution aux adhérents locaux se fait par bénévolat. La vente au numéro pour 12 € s'effectue chez « Céline et François » (anciennement Castagné) à Luz et à La Librairie Pyrénéiste Bégué à Argelès-Gazost.

Bulletin d'adhésion à la Société d'Économie Montagnarde pour la période de janvier 2025 à décembre 2025 et/ou commande de revues anciennes, à compléter et à retourner à :

Claire Renard (Chargée de Communication et Trésorière - 05 62 92 80 97 - claire.renard2@wanadoo.fr)

8, rue de l'Art - 65120 LUZ SAINT SAUVEUR

ou

Anne-Marie Marchand (2nde Vice-Présidente et Trésorière-Adjointe - 05 62 92 85 32)

17, rue des Hospitaliers de St-Jean - 65120 LUZ SAINT SAUVEUR

Mme, M

Adresse

Code Postal Ville

Votre adresse courriel @

Cotisation 2025 versée : 20 € ☐ ou 30 € (pour envoi postal) ☐ ou montant libre de soutien : € ☐

« En Baredyo » Journal semestriel de la Société d'Économie Montagnarde du canton de Luz, créée d'après la loi du 2 juillet 1901 et déclarée à la Sous-Préfecture d'ARGELES, le 15 avril 1966. Inscription à la commission paritaire des Publications de Presse à PARIS sous le n° 59275 - ISSN 2491-861X
Siège Social : MAIRIE DE LUZ
Graphisme : Laurent Hangard - Impression : Imprimerie BlueCom' Lourdes